

Michel Georget

L e f a u t e u i l

Pièce en deux actes, avec deux personnages.

Audreco Conception

ACTE 1

(La scène doit donner l'impression de désordre et d'abandon. À gauche, un lit. Au centre, un fauteuil. À droite, une arme et une chaise. Sur le mur de droite, une fenêtre, fermée, avec des volets, fermés. Au fond, une porte, fermée.)

Entre l'homme.)

L'homme : Oh là là... c'est mal rangé ! C'est en désordre. (Aux spectateurs) : Et vous êtes là, déjà ! Oh ! C'est ennuyeux. (Criant vers la coulisse) : Oh ! Du monde ! Du monde ! Les spectateurs sont là ! Personne ne vient. C'est embêtant, c'est embêtant.

Et le décor, qui n'est même pas fini. Le décor ! Est-ce qu'on peut parler de décor, pour une pièce aussi bizarre ! Avec un auteur aussi bizarre !

Enfin, vous étiez prévenus. Vous êtes venus tout de même. Il en faut pour tous les goûts, n'est-ce pas ? (Criant encore, vers les coulisses) : Oh là ! Du monde ! Du monde !

(Entre un machiniste.)

Le Machiniste : Oui, qu'est ce que c'est ?

L'homme : Et bien ! Et le décor !

Le Machiniste : Le décor ! Quel décor ! Il n'y a plus, il n'y aura plus jamais de décor, à présent.

C'est la grève. La G R È V E ! Tout le monde se fout de tout, et nous aussi ; et c'est la grève !

L'homme : (levant les bras au ciel) Une grève ! Une grève dans le monde du spectacle ! On aura tout vu !

Le Machiniste : Et on ne verra plus rien. Si vous ne voulez pas respecter les consignes de grève, c'est votre droit. Mais alors, tant pis pour vous, vous prenez votre risque... sans décors... et sans filets ! Mais pour moi... Salut... et bonne chance ! (Il sort.)

L'homme : Il s'en va. C'est épouvantable. Et l'actrice principale qui est en retard... (Riant, confidence au public) : L'actrice principale, ça c'est rigolo... il n'y a qu'une seule actrice, et je dis : « L'actrice principale » !

(Entre la femme, essouffée.)

La femme : Oh mon ami, excusez-moi, je suis...

L'homme : En retard ! Et les gens sont là !

La femme : Oh ! Les gens sont là ! (Au public) : Excusez-moi, je suis si confuse !

L'homme (au public) : Vous voyez, elle est confuse et dépeignée... mais son coiffeur est en grève, lui aussi sûrement...

La femme : Je suis donc si laide...

L'homme (doucement) : Non... très bien comme vous êtes... et puis les machinistes en grève... tout va comme au début... à la dérive, à la dérision... mais nous, on continue !

(Solennel) : On continue ! Sans décors et sans filets.

Mesdames, Messieurs, nous vous avons menti ! L'ouvreuse, et la vendeuse des billets, et l'affiche et l'afficheur de l'affiche... tout ça vous a menti. Ce que vous êtes venu voir, ce soir, ça n'est pas du théâtre ! C'est notre drame à nous deux... cette Femme et moi ; que nous allons essayer de résoudre, une fois encore, une fois de plus, et sûrement pour rien... mais nous allons essayer...

Dans ce théâtre qui n'est pas un théâtre, des personnages qui n'ont pas de nom ! Madame... la femme ! Et moi, l'homme ! Et puis (il montre le fauteuil) lui, le fauteuil ! Parce que le fauteuil, comme vous allez le découvrir, le fauteuil compte pour beaucoup dans cette pièce.

(À la femme) : Êtes-vous prête, mon amie ?

La femme (gravement) : Oui, je suis prête !

L'homme : Nous commençons ?

La femme : Oui nous commençons !

L'homme (au public) : Attention ! Nous allons commencer !

(Les deux personnages se concentrent, se « rassemblent » ; un instant de silence.)

L'homme : Et voilà !

Une fois encore ! Une fois de plus ! Une fois pour rien ! Seul avant ! Seul après ! Peut-être seul pendant !

Gros Jean, toujours Gros Jean !

L'enlissement ! La vie a cessé de prospérer... enlisée dans la taupinière !

Brrr ! Il fait froid... Comme il fait froid chez toi !... L'amour ! Qu'est-ce que l'amour ?... Le plus instinctif des rôles qu'ils nous ont appris à réciter... Il fait froid...

Il fait seul ici... Il fait froid et il fait seul dans toutes les prisons... L'effrayant n'est pas fait de notre peur, mais de notre lucidité. Lucides, le sommes-nous jamais ?

Est-ce que l'existence serait encore plausible si nous étions lucides, je veux dire complètement lucides ? Non, bien sûr ! Notre lucidité rend nos visages livides, comme ceux de nos chers disparus. Notre lucidité transparente le monde et lui retire sa substance et sa réalité. Elle fait de nous de grands pantins effarés comme des oiseaux de nuit qu'on surprendrait en plein jour !

Et toi, toi, tu ne dis rien ! Tu me laisses parler tout seul !

La femme : Tais-toi !... Écoute !... On nous écoute ! Depuis quelques secondes, il me semble qu'on nous écoute.

(Un temps)

L'homme : Lui ?

La femme : Non, d'autres.

(Un temps.)

L'homme : D'autres ? Nous écouter ! Tu deviens folle ! Qui pourrait bien nous écouter ! Ils ont bien mieux à faire qu'à écouter les gens !

La femme : On nous écoute ! On tousse, on gratte, on rote et on remue... et on nous écoute !

L'homme : Obsessions, folies ! Nous n'en sortons pas, nous n'avançons pas ! On tourne, on tourne en rond !

La femme : Enfermés comme nous le sommes, ce n'est pas étonnant ! Des moines enfermés dans un cloître qui tournent, tournent autour de la clôture, tournent, tournent autour de leur prière. Mais nous n'avons pas de prière, et notre cloître est fait avec le temps, vide, vide comme l'est le temps.

L'homme : Enfermés ! Toi, peut-être, mais je ne suis pas enfermé, moi ! Je peux me détacher, je peux partir quand je veux !

La femme (doucement) : Mais non ! Tu sais bien que tu ne le peux pas.

L'homme : Je le peux... et je le ferai ! Maintenant... demain... tôt ou tard, je m'enfuirai !

La femme (doucement) : Mon pauvre chéri... Mon petit garçon... Tu as toujours eu envie de me quitter !

L'homme (brusquement) : Ne me dis pas mon pauvre chéri !

La femme : Mais pourquoi ?

L'homme (plus doucement) : Ne me dis pas... mon pauvre chéri... quand il y a des gens ! Ça me ridiculise. Et puis c'est dangereux !

La femme : Quand il y a des gens ! Mais tu sais bien qu'il n'y a personne, depuis si longtemps ! Il n'y a plus personne.

L'homme : Comment en être certain ?

La femme : Il y a des gens ailleurs ! Ailleurs ! Dans la rue... dans d'autres maisons, dans les tribunaux... Mais ils ne peuvent pas venir ici.

L'homme : Ils ne peuvent pas venir, tu en es sûre ?

La femme : Mon ami ! Nous avons barricadé la porte et la fenêtre ils ne pourront pas entrer ! S'ils essaient, ils buteront sur un mur. Et s'ils essaient encore... nous nous débarrasserons d'eux... à coups de chaises, à coups de table. Nous leur jetterons le lit ! Nous leur jetterons même le fauteuil !

L'homme : C'est vrai, il reste le fauteuil !

La femme : Nous sommes bien ici, nous sommes à l'abri.

L'homme : Oui, oui, nous sommes à l'abri.

La femme : Il y a bien le voisin, mais tant qu'on ne le provoque pas !

L'homme : Le voisin ! Ne mens pas ! Ce n'est pas un abri... c'est une prison !

La femme (doucement) : Une prison aussi... mais il ne faut pas regarder les choses par ce côté-là. Il n'y a pas vraiment de prisons, ce sont des asiles !

L'homme : C'est une prison ! Une prison ! Les prisons sont des prisons. Ce n'est pas la peine d'inventer autre chose. C'est une prison ! Mais moi, moi, je suis libre ! Je suis libre et je vais m'évader !

La femme (doucement) : Tu sais bien que tu ne le peux pas !

L'homme : Je peux m'évader ! Quand je le voudrai, je m'évaderai !
Je m'évaderai ! Je m'évaderai !

La femme : Ce ne sera pas vraiment une évasion. (Soudain, durement, fermement) : Tu ne peux pas t'évader ! Pas sans moi !

L'homme : Sans toi, bien sûr, je suis libre, libre de toi aussi !

La femme (même ton) : Tu n'es pas libre ! Tant que tu ne m'auras pas payée, tu ne peux pas me quitter !

L'homme : Je t'ai payée ! Je ne te dois rien !

La femme : Tu me dois tout, tu le sais très bien ! (Pleurnichant) : J'ai toujours été trompée et abandonnée. Je suis une pauvre femme écorchée par la vie.

L'homme : C'est bon ! Cesse de pleurer !

(Un temps. On entend dans le lointain un long roulement de tonnerre.)

La femme : Déjà !

L'homme : Encore !

La femme : Ça se rapproche !

L'homme : Non, ça s'éloigne. Ils doivent se heurter à un morceau plus dur qui leur résiste. Faire un détour.

La femme : De toute façon, ça se rapproche !

L'homme : En quelque sorte... allons n'y pensons pas. Oublions. Passons à autre chose. (L'homme marche de long en large, les mains derrière le dos, et comme un professeur ennuyeux prononcerait sa conférence ennuyeuse) : Au contraire de ce que prétendent les spécialistes en la matière, lesquels, à l'instar des spécialistes en toute matière, ont la fâcheuse absurdité de partager le monde en deux parties inégales, la plus importante de leur point de vue étant celle des questions relatives à leur domaine, partage injuste, produit de leur regard borgne et myope, au contraire de leur opinion, donc, et nonobstant l'opinion qu'ils en ont, et eu égard aux considérations ci-avant, il faut se pénétrer de cette réalité : la sexualité est l'opium du peuple, c'est-à-dire pour être clair et non moins précis, des imbéciles.

La femme : Tu mélanges tout ! C'est la religion !

L'homme : La sexualité est une religion comme les autres !

La femme : Il n'y a plus de religion

L'homme : Une religion comme les autres !

La femme : Autrefois, il y avait des religions. Mais ils les ont complètement détruites !

L'homme : Une religion plus que les autres ! Une religion sans foi, sans espérance, une religion sans charité, mais une religion tout de même !

La femme : C'étaient des illusions inventées par les marchandes d'illusions. Elles gagnaient beaucoup d'argent, et il n'y avait rien de vrai dans toutes leurs histoires ; elles ont été brûlées comme hérétiques, parce qu'elles refusaient de cesser de croire en leurs salades. Il y a bien longtemps de tout cela !

L'homme : Ce n'est pas vrai.

La femme : Ce n'est pas vrai. Quelle importance ?

L'homme : Qu'est-ce qui est vrai ? Rien n'est vrai !

La femme : Nous ! Il faut bien que nous soyons vrais !

L'homme : Tu crois que nous sommes vrais ?

La femme : Bien sûr ! Plus vrais que nature !

(Au loin, sourde explosion.)

La femme (effrayée) : Ça recommence !

L'homme : Ça continue ! Ça ne va plus jamais finir !

La femme : C'est effrayant !

L'homme : Évidemment !

La femme : Évidemment. C'est tout ce que tu trouves à dire !

L'homme : C'est pour dire quelque chose !

La femme : Ça progresse par en dessous !

L'homme : Par en dessous et par au-dessus, de tous les côtés à la fois. Le fruit est entièrement pourri, nous ne nous échapperons pas !

La femme : Il doit bien exister un moyen !

L'homme : Par en haut, par en bas ! Par-devant, par-derrrière !
Complètement baisés !

La femme : On devrait essayer de s'enfuir...

L'homme : Inutile. Ils ont tout trop bien organisé. Aucune fuite possible.

La femme : Essayons, essayons ! Nous devrions essayer de nous enfuir.

L'homme : Il ne faut pas, il ne faut pas !

La femme : Pourquoi ? Mais pourquoi ?

L'homme : Ce n'est pas bien. Ce n'est pas bien d'abord parce que ça ne sert à rien, ensuite parce que ce n'est pas bien.

Il ne faut pas s'enfuir devant son destin.

La femme : Mais ce n'est même pas notre destin !

L'homme : Qu'est-ce que nous en savons !

La femme : Mon chéri, mon chéri, sauvons-nous, sauvons-nous, sauve-moi, sauve-moi.

L'homme : Je ne veux pas, je ne veux pas. Personne ne peut sauver personne !

La femme : Nous prendrons par les souterrains !

L'homme : Il n'y a pas vraiment de souterrains !

La femme : Il y a vraiment des souterrains ! J'ai une amie qui me l'a dit.

L'homme : Ce ne sont pas de bons souterrains. Ils sont presque tous crevés ! Et ceux qui ne sont pas crevés sont impraticables.

La femme : Pourquoi ? Comment le sais-tu ?

L'homme : Noyés !

La femme : Il y a les murs !

L'homme : Trop hauts !

La femme : Les portes !

L'homme : Des gardiens à chaque porte, plusieurs gardiens, des cohortes de gardiens pour une porte !

La femme : Viens, viens ! Tu trancheras la gorge des gardiens, et nous nous enfuirons par la porte.

L'homme : Ils ont tout prévu. Les gardiens n'ont pas de gorge. Quelques-uns en ont une, mais il s'agit d'un vieux modèle, complètement abandonné, en cours de remplacement par un nouveau sans gorge ; un modèle totalement inégorgeable.

La femme : On peut égorger ailleurs que dans la gorge !

L'homme : Ailleurs que dans la gorge, tu n'y connais rien ! (Un temps.)

La femme : C'est effrayant !

L'homme : Pire.

La femme (se tordant les mains) : Mais qui, qui a organisé cela ?

L'homme (ton glacé) : Le gouvernement. Le gouvernement de la masse.

(Un temps.)

La femme : Le salaud !

(Un temps.)

La femme : Les petites fleurs dans les prairies... les petits oiseaux...

L'homme : Perdus, oubliés... Quelques échantillons... Musées d'histoire ancienne

La femme (rêveuse) : C'est si joli de se rouler dans l'herbe des prairies roses...

L'homme : Comment le sais-tu ? Tu n'en as jamais vues !

Il y a des pelouses dans la ville, ils ont prévu des pelouses, mais défense d'y marcher !

La femme : J'imaginai... J'imagine, et ça me donne du plaisir !

L'homme : Se rouler dans les prairies, tu deviens folle ! Donne-moi à boire ! Je vais boire et puis je sortirai. J'irai me promener dans la rue !

La femme : Dans la rue ! Tu ne peux pas !

L'homme : Je croyais que je pouvais aller dans la rue !

La femme : Tu sais bien qu'on ne peut pas !

L'homme : Ça change tout le temps. Hier, je pouvais sortir dans la rue.

La femme : Hier, c'était hier !

L'homme : Je pouvais aller dans la rue ; dans d'autres villes, dans d'autres pays. Je pouvais aller sur la mer, sur les autres continents ; dans les airs ! Je m'en souviens parfaitement ! Nous naviguions sur un bateau. On s'ennuyait un peu sur le bateau. Puis nous arrivions dans un port. Il y avait des filles en robe blanche qui voulaient nous vendre des fleurs et toutes sortes d'autres choses. On s'ennuyait un peu dans le port, et puis nous repartions.

La femme : Tout ça, c'est le passé ! Il faut être de son temps, il faut vivre avec les problèmes de son temps !

L'homme : Ce n'est pas sérieux ! Ça change trop vite, on n'a pas les délais pour s'habituer ! Il y a trop de changements, les gens sont désorientés ! Hier, on pouvait aller dans la rue !

La femme : Hier ! Mais nous sommes aujourd'hui ! Quand te décideras-tu à être de ton époque ! À être un homme de ton époque.

L'homme : Je n'aime pas beaucoup les hommes de mon époque ! Je n'ai pas confiance en eux !

La femme : Justement ! C'est pour cela qu'il ne faut pas aller dans la rue ! C'est trop dangereux !

L'homme : Hier, ce n'était pas dangereux !

La femme : Aujourd'hui, c'est devenu dangereux ! Très dangereux ! Toutes sortes de dangers !

L'homme : Hier, ce n'était pas dangereux. Nous allions dans les bateaux et dans les ports. Donne-moi à boire, j'ai soif, j'ai très soif.

La femme : Je n'ai plus d'eau. Deux depuis si longtemps, nous n'avons plus une goutte d'eau.

L'homme : Des pastilles ?

La femme : Plus d'une seule pastille !

L'homme : Dommage, ça aurait trompé la soif en attendant. Hier, on avait des fontaines et des puits. Et de l'eau fraîche, en veux-tu, en voilà ! On pouvait s'y baigner ! On pouvait s'y laver ! Il y avait de l'eau partout dans les yeux des filles, au fond du cœur des gens.

La femme : Écoute ! (Un temps.) C'était plus près... Beaucoup plus près ! (Un temps.) Tu ne peux pas sortir maintenant !

L'homme : Je n'ai rien entendu !

La femme : Beaucoup plus près ! Beaucoup plus dangereux que d'habitude ! Ce n'est pas le moment de prendre des risques !

L'homme : Mais puisque je n'ai rien entendu !

La femme : Attends, attends au moins que ça se soit un peu calmé
(Un temps.)

L'homme : Rien, je n'entends rien !

(Un temps.)

La femme : Il y a aussi le froid ! Le froid aussi est dangereux. On peut très bien mourir de froid. Il y a des gens qui sont morts de froid... de faim et de froid ! Et de peur ! Ils ont énormément souffert !

L'homme : Ils auraient dû emmener plus de provisions... et des armes !

La femme : Si ce n'était que le froid ! Mais il n'y a pas que le froid !... Pense au vent... Pense à la pluie !

L'homme : Le vent, la pluie ?

La femme : Pense à la nuit !

L'homme : La nuit ?

La femme : Bien sûr la nuit ! Avec les mauvais garçons, les mauvaises filles, les mauvaises femmes, les mauvais coups, les mauvaises toux. Les feux rouges... les sens interdits ! Les agents, les policiers, les contractuels ! Les professeurs, les instructeurs, les messeigneurs. Les docteurs, les facteurs... la drogue, l'alcoolisme.

L'homme : L'alcoolisme ?

La femme : Bien entendu, l'alcoolisme !... Et les impôts, les péages, les contraventions ; les redevances, les quittances... Et les Arabes, les Nègres, les Jaunes, les Indiens et les Chinois !

L'homme : Les Chinois !

La femme : Les bandits, les racketteurs !

L'homme : Les racketteurs !

La femme : Bien entendu, les racketteurs ! Et il n'y a pas que les racketteurs ! Il y a les travestis, les homosexuels ; il y a les détourneurs d'avions, les détourneurs d'enfants, les détourneurs d'autobus. Les pacifistes et les racistes, les extrémistes !

L'homme : Les extrémistes !

La femme : Mais oui, les extrémistes ! Et ce ne sont pas les pires ! Pense aux barricades, aux manifestations, pense aux cris ! Pense aux slogans !

L'homme : C'est vrai, il y a les slogans !

La femme : Et il y a beaucoup d'autres sujets d'inquiétude que je ne récite pas, parce qu'on n'en finirait pas !

Ici, ce n'est pas le paradis. Bien entendu, ce n'est pas le paradis, mais y a-t-il vraiment un Paradis ? C'est un endroit paisible ! Un endroit de tout repos ! Oh ! Il y a bien quelques petits inconvénients. Il fait un peu froid. Mais, le froid, c'est bon pour les poumons, n'est-ce pas ? Ah, ils ont coupé l'eau. Il y a bien longtemps qu'elle n'avait plus de goût, alors !... Ce n'est pas une perte infinie. C'est un endroit... Comment dirais-je ? C'est un endroit « protégé » ! Un endroit protégé ! On ne peut pas mieux dire !

L'homme : Les prisons sont aussi des endroits protégés !

La femme : Les prisons ! Les prisons ! Tu en reviens toujours à cette idée de prison ! Il y a des moments de l'existence où l'on a plus de liberté en prison que n'importe où ailleurs ! Essaie de comprendre ! Près de moi, dans cette chambre, tu es en sécurité, tu es au chaud, à l'abri ; tu es comme un bébé dans le ventre de sa mère !

L'homme : Tu es dégoûtante ! Ça n'existe plus, depuis bien longtemps, heureusement !

La femme : Ça n'existe pas, quelle importance ? Il faut apprendre à se satisfaire de ce que l'on a ! Oh ! Il y a d'autres endroits ! Beaucoup mieux que celui-ci et bien plus agréables ! Mais trop loin, inaccessibles ! Des fleuves à franchir, des déserts à traverser, des montagnes à escalader ; sans parler des murs !

L'homme : Les murs ?

La femme : Oui, il faudrait sauter les murs ! Ils sont beaucoup trop hauts ; on se briserait les jambes !

L'homme : Les souterrains ?

La femme : Impraticables ! Des ronces, des pierres ; des algues visqueuses et répugnantes ; des animaux étranges et mortels ! Visqueux, agglutinés ! Les souterrains sont infranchissables !

L'homme : Les portes ?

La femme : Des gardiens ! Des gardiens à chaque porte... (Rêvant) : Bien sûr ; il y a des gardiens... (S'enthousiasmant) : Nous irions avec des couteaux, et tu égorgerais les gardiens !

L'homme (assez fort) : Égorger les gardiens ?

La femme (criant avec passion) : Oh oui, mon chéri ! Emmenons des couteaux ! Tu les égorgeras ! Tu les égorgeras ! Tu égorgeras tous les gardiens dans le ventre, et nous serons libres, enfin ! Sauvés, sauvés, sauvés...

(À ce moment, l'on entend des coups frappés contre la cloison ; un temps pendant lequel les personnages demeurent immobiles, exactement pétrifiés !)

L'homme (bas, livide) : C'est lui !

La femme (bas) : Il nous a entendus ! Tu crois qu'il va venir ici ?

L'homme (bas) : Il a encore sommeil. Il se rendormira peut-être !

La femme (bas) : Il va courir vers eux, il leur répétera tout ! Ils viendront ici, par centaines, par dizaines, ils seront dans une colère folle ! Ils nous jetteront par la fenêtre ! Toi, ils te jetteront par la fenêtre tout de suite ; moi, ils me violeront d'abord ! Et ils me défenestreront, les jupes encore retroussées !...

(Un temps.)

L'homme : On n'entend plus rien. Il s'est rendormi.

La femme : Il fait semblant ?

L'homme : Il s'est rendormi. Il dort presque tout le temps. C'est un fonctionnaire.

La femme : Ils ont des fonctionnaires qui ne dorment jamais !

L'homme : Ceux qui ont de l'ambition ; ils veulent devenir président, général, amiral, plus peut-être ; mais celui-ci n'a pas d'ambition ! Il n'a rien d'autre à faire qu'à dormir !

(Un temps, ils écoutent.)

L'homme : Il s'est rendormi. Nouveau sursis. Un sursis, c'est le contraire d'une délivrance... On n'avance pas ! On tourne en rond !

La femme : On se répète, on se redit ; on se recommence.

L'homme : C'est dur, à tous les temps, à tous les modes. On ne sait même plus bâiller. On bâille cependant, mais c'est pour se distraire.

La femme : Se distraire ?

L'homme : D'attendre !

La femme : Qu'est-ce qu'on attend !

L'homme : Le Jugement.

La femme : Il y aura encore un jugement ?

L'homme (bâillant) : Oui, le dernier.

J'ai mal aux yeux ; du blanc dans la tête, du blanc partout avec un point rouge tout à fait au fond, à gauche.

Non, juste un peu plus bas ; plus à gauche : c'est ça, c'est exactement là.

C'est peut-être une ampoule. J'ai le cerveau blanc, avec un nœud de souffrance. En haut à gauche. Un peu plus bas. Là, c'est ça. Ça remue un peu. C'est peut-être vivant.

J'ai soif. Je n'ai pas bien dormi.

La femme : Tu sais bien qu'on ne dort plus jamais !

L'homme : C'est cela ! Nous sommes à l'aube, l'aube d'une nuit trop longue, pendant laquelle on n'a pas pu dormir. (S'étirant) : Il fait jour maintenant. Un jour gris et métallique. Un petit jour méchant, cruel et agressif (bâillant), mais enfin le jour tout de même.

La femme (très doucement) : Tu sais bien qu'il n'y a plus de jour ! Même si c'était le jour... Comment le saurions-nous ? Avec cette porte... Et ces volets... hermétiquement clos... Et tout ce danger qui rôde là dehors, autour de nous ?

L'homme : On se découvre un nouveau hier. Il faisait nuit tantôt, il fait jour à présent ; on ne reconnaît rien ; les mêmes meubles, les mêmes objets ; mais on les voit pour la première fois ; même visage, mêmes seins, même gorge ; tout a changé ! La voix a changé ! La voix et les mots ! Et aussi le sens des mots, et le sens apparent et le sens caché ! Tout est différent ; tout est visible ; tout est livide.

La femme (doucement) : Il n'y a plus de jour. Si l'on pouvait oser glisser un œil dehors... Il n'y a plus de jour. Il ne faut pas y penser. Il faut éviter de dégenérer dans l'affolement.

L'homme : C'est le jour. On ne peut plus mentir, ni même rêver. C'est le jour. Je me souviens de moi ! Il faut bien se résoudre à regarder. C'est le jour. Je ne me souviens de rien ! Je ne reconnais rien, ni les autres, ni moi-même !

La femme (doucement, obstinément) : On ne sait pas si c'est le jour, ou quoi que ce soit d'autre. On ne sait rien. On ne reçoit pas les journaux. Personne ne nous écrit. On n'ose plus sortir. On ne sait rien. Sauf qu'il y a des explosions. Et des enfants qui crient. Et tout ce qui s'ensuit.

L'homme (infiniment calme) : Je préfère tout de même que ce soit le jour. Avec la nuit, on ne saurait être sûr de rien. Mais maintenant, c'est le jour. Tout est bien. Il n'y a plus qu'à attendre.

La femme : Attendre quoi ?

L'homme : Rien, ça finira bien par arriver.

La femme : Ce sera mieux ?

L'homme : Pire !

La femme : Ce sera tout de même mieux !

L'homme : C'est selon. Il y a de si grands changements. De véritables révolutions, et des bouleversements. On ne se reconnaît déjà plus ! On se reconnaît mal. Autour de soi ! On ne reconnaît rien ! Qu'est-ce que cette drôle de table ! Qu'est-ce que cette drôle de chaise ? Pourquoi ces objets sont-ils si laids !

La femme : Mais c'est notre table, et c'est notre chaise !

L'homme : Et ce lit, qu'est-ce que ce lit ? Qu'est-ce qu'un lit ? Quel drôle de vilain lit !

La femme (en écho) : Mais c'est notre lit !

L'homme : Regardez-moi quel drôle d'air à ce vilain lit ! Allongé, non, vautré sur le dos ! Sur le dos ou sur le ventre ! Allez donc le savoir ! Qu'est-ce que cette chambre ! Cette horrible chambre ! Où suis-je ? Où suis-je ? Où suis-je ? Qui suis-je ?

La femme (doucement, effarée, en écho) : Mais c'était notre chambre !

L'homme : Qu'est-ce que ce fauteuil ramassé sur soi-même en une grimace de clown ; qui semble cligner de l'œil pour se moquer de moi !

La femme (brusquement) : Non ! (Doucement) : Non... s'il te plaît... ne dis rien contre le fauteuil !

L'homme (découvrant soudain la femme) : Et cette femme ! Qui est cette femme qu'on n'a jamais vue ! Que je vois pour la première fois ! Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu es ? Es-tu un être humain ?

La femme (implorant) : Mais souviens-toi... Tu sais très bien qui je suis ! On n'oublie pas les choses si facilement ! Je suis Sylvie.

L'homme : Sylvie ?

La femme : Sylvie, mais oui ! Sylvie, ton amie ?

L'homme : Tu mens ! Il n'y a plus d'amitié !

La femme : Mais il faut bien appeler cela d'une manière ou d'une autre !

L'homme : Qui es-tu ? Est-ce que tu me connais ?

La femme : Sylvie, je suis Sylvie. Tu es Paul ! Paul ! Ils t'ont appelé Paul, et moi Sylvie !

L'homme : Où sommes-nous, où suis-je et où sommes-nous ?

La femme (avec impatience) : Mais est-ce que je sais moi ? C'est toujours à moi qu'on demande ces choses-là ! Je suis une femme faible et fragile ! Je suis si fragile ; on me demande des choses si difficiles !

L'homme (avec violence) : Où sommes-nous ? Où sommes-nous ? Si tu le sais, dis-le ! Dis-le, si tu sais quelque chose !

La femme (avec désespoir) : Je ne sais rien ! Je ne sais pas !... C'est une question trop difficile... Il faudrait s'adresser aux spécialistes !

L'homme (avec violence) : Les spécialistes ne savent rien ! Il n'y a pas de spécialistes ! Il n'y a que des charlatans ou des escrocs.

La femme (avec désespoir) : Je ne sais pas... Il faudrait demander à d'autres !...

L'homme (avec violence) : À qui ?

La femme : Aux gens ?

L'homme : Où sont-ils ?

La femme (illuminée) : Je sais ! Nous sommes à l'hôpital !

L'homme (interloqué) : À l'hôpital !

La femme : Pour les enfants malades ! Il y a des infirmières pour toi et pour moi, un grand docteur, avec de si belles mains, et sa grosse voix douce ! On nous soigne pour que nous soyons guéris !

L'homme (après réflexion) : Je ne crois pas... Je ne crois pas que nous soyons dans un hôpital...

La femme : On nous soigne... pour que nous ne soyons plus malades !

L'homme : Non ! Nous ne sommes pas vraiment malades...

La femme (avec impatience) : À l'asile, à l'hospice ? Il y a des chambres dans les asiles et dans les hospices !

L'homme (entrant dans le jeu, et cherchant à son tour) : Peut-être un monastère, un couvent ?

La femme (même jeu) : Une pension, un hospice, une maison de santé ?

L'homme : Une caserne, une prison ?

La femme : Une maison de retraite, une clinique, un internat !

L'homme : Un tribunal, un confessionnal ? (Avec découragement) : Non ! Rien de tout ça !

La femme : Pourquoi ? Qu'en sais-tu ?

L'homme : Rien de ce que nous avons dit n'est mixte !

La femme : Mixte ?

L'homme : Non mixte ! Les mâles avec les mâles, les femmes avec les femmes.

La femme : C'est dégoûtant !

L'homme : C'est ainsi !

La femme : En tout cas, ce n'est pas naturel !

L'homme : Ils détestent et ils détruisent tout ce qui est naturel !

La femme : Nous, nous sommes naturels !

L'homme : Ils ne nous ont pas encore découverts ; quand ils découvriront que nous existons encore, ils nous détruiront !

La femme (avec lassitude) : Ils viendront par centaines ; avec des lances et des couteaux. Ils te fusilleront. Moi, ils me tortureront d'abord. Mais, je ne dirai rien. J'ai toujours refusé de parler. Alors, ils me fusilleront à mon tour. À coups de haches.

L'homme (avec lassitude) : Qui sommes-nous ? Nous ne savons pas où nous sommes ! Perdus, drôle de perte ! Comme pendant la nuit. On n'est jamais vraiment perdu la nuit. Toutes les nuits se ressemblent ; ce n'est pas bien malin ! Mais, avec le jour ! C'est une autre chanson !

(A la femme) : Est-ce que nous sommes liés ? Est-ce que tu es une maîtresse ? Est-ce que nous sommes mariés ?

La femme : Mais non ! Ils ont aboli le mariage ; ils ont inventé l'union libre !

L'homme : Union libre, ça n'a pas de sens ! Où sommes-nous ? Il doit bien y avoir un indice !

La femme (montrant la table) : Il y a un bureau ! C'est un bureau !

L'homme (montrant le lit) : Une chambre à coucher !

La femme (riant) : Une chambre à coucher ! Tu plaisantes !

L'homme : C'est un hôtel. Ou bien un bordel. Ou un tribunal. Ou un confessionnal. Ou un cirque ! Va choisir ! On te laisse en plan, et débrouille-toi ! Chacun pour soi, et la merde pour tous ! Je suis fatigué.

La femme : Mon pauvre chéri ! C'est de ta faute, aussi. Tu travailles trop, tu te surmènes !

L'homme : Il faut bien que je travaille ! Personne ne fera mon ouvrage pour moi !

La femme : Tu travailles trop. Tu as toujours été si travailleur ! Mais tu devrais te ménager un peu. Prendre un peu de repos. Prendre des vacances !

L'homme : Des vacances, il ne faut pas y songer ! Bien sûr, ça me ferait du bien. Et ce pauvre cerveau qui ne cesse pas de battre. Tout autour du point rouge.

La femme : Le point rouge ?

L'homme : En haut, à gauche, plus loin.

La femme : Là ?

L'homme : Juste en dessous, là, c'est çà.

La femme : Oui, je sens, je sens bien. Mon pauvre chou !

(Bien entendu, les répliques qui précèdent ne sont accompagnées d'aucun jeu de scène particulier.) Et tes oreilles ?

L'homme : Elles sifflent !

La femme : Les deux ?

L'homme : Oui... non ; la droite plus fort que la gauche. Et deux tons au-dessus !

La femme : Tu n'es pas raisonnable ! Tu devrais consulter un spécialiste !

L'homme : Les spécialistes ! Je te l'ai déjà dit ! Des bons à rien !

La femme : Est-ce que tu as mis tes gouttes ?

L'homme : Ça avait pourtant bien commencé : Tout avait parfaitement bien fonctionné ! Ça marchait tout seul ! Comme un train sur ses rails ! Et, puis, d'un seul coup ! Crac ! De l'embrouille, de l'embrouille, et toujours plus d'embrouille !

La femme : Il a dû arriver un accident quelconque !

L'homme (inspiré) : Nous avons perdu le fil ! Voilà, nous avons perdu le fil ! Retrouve-le, maintenant ! Dans toute cette salade ! Va donc retrouver le fil ? (Désespéré, enfantin) Perdus... perdus dans la nuit ! Des petits enfants perdus dans la nuit, et qui ont perdu leurs parents ! Papa... Maman ! Nous sommes ici... ! Holà (criant) Hoé ! Hoé !... Près du talus, derrière le train !... Papa... Maman ! Ne nous abandonnez pas ! S'il vous plaît..., arrêtez de nous abandonner !... C'est vrai... Nous avons été méchants... désobéissants ! Mais nous ne recommencerons plus !... Juré et archijuré !

La femme (enfantine à son tour) : Ne crie pas, Paul... essaye de ne pas crier trop fort ! Les parents n'entendront pas... C'est le voisin qui entendra !

L'homme (prenant la main de la femme, comme un petit garçon ferait avec une petite fille) : Sais-tu Édith ! Il vaut mieux ne pas crier... Papa et Maman n'entendront pas... Les bandits entendront... Ils viendront nous faire du mal ! Papa et Maman viendront même si

nous ne crions pas... Ils n'oseront pas nous abandonner pour de bon ! Ils auront des remords, et ils reviendront... N'aie pas peur Édith !... N'aie pas peur de la nuit trop noire !...

La femme : Papa et Maman étaient si gentils avec nous !... Ils nous donnaient la main pour traverser les rues... les ponts, et les rivières ! Ils nous apprenaient tout ce qu'il fallait dire ; merci au monsieur, merci à la dame, et faites la révérence à mademoiselle.

L'homme : Ils nous disaient ce qu'il fallait dire aux gens... et qu'il ne fallait pas parler à table. Avec eux, nous n'étions jamais perdus, et nous savions toujours ce que nous avions à faire ! Ils nous apprenaient le texte, et nous n'avions plus qu'à le réciter. On ne pouvait pas glisser. On ne pouvait pas se tromper. Ils nous faisaient réciter. Les prières, les déclinaisons, et le reste. C'était ennuyeux. C'était si facile ! (Inspiré) : Le texte ! Le texte est sacré ! Tout est inscrit dans le texte, tout est dicté dans le texte ! Il ne faut jamais s'écarter du texte !... Sous peine de mort ! (Pleurnichant) : Le texte, le texte ! Je veux revenir au texte... Papa... Maman ! Ayez confiance en moi ! Je ne quitte pas le texte. Je le sais par cœur et je le dis parfaitement ! D'un bout à l'autre ! Je ne me trompe jamais ! Oh, si vous pouviez savoir comme je le dis bien, avec le ton et les nuances ! Vous seriez si fiers ! Vous seriez si contents de moi ! (À la femme) : Vois-tu Édith, il faut redire par cœur ce que l'on nous a appris, pour redevenir quelqu'un !

La femme (très doucement) : Ça ne marchera pas. Ça ne marche plus jamais. Il y a trop longtemps !

L'homme : On dit les mots, on dit les phrases. On met le costume et le chapeau. On prend le ton, on prend les gestes, on prend les poses. On se sent devenir. On se sent grandir, on se sent possédé, habité ! On respire mieux. Mieux ou moins bien, c'est selon ; qu'importe ! Qu'importe ! L'important est que l'on sache comment respirer ; comment il faut, comment on doit respirer !

La femme (très doucement) : Si longtemps, si longtemps... !

L'homme (composant) : Le vent qui s'amuse dans les sapins me susurre des poèmes que je ne murmure que pour vous ; il me chuchote ses conseils et m'apprend que je vous dois mieux regarder ; il me dit que vous êtes la Reine de la terre, et qu'un regard de vous est à lui seul une richesse éternelle ; il me dit comme vous êtes belle et m'apprend pour vous plaire des mots inconnus que je ne connaissais pas...

La femme (composant) : Je suis bien laide, Monsieur, et vous êtes bien pauvre s'il vous faut l'aide du vent pour me débiter autant de sornettes !

L'homme (brutalement) : Françoise... ma Françoise... Je t'aime !

La femme (légèrement surprise) : Mais,... mais bien sûr, mon ami, vous l'avez dit !

L'homme : (avec sauvagerie) Non ! Ce n'est plus le jeu... C'est vrai, Françoise ! C'est moi, moi Paul qui t'appelle... Je t'aime... je t'aime... vraiment !

La femme (définitive) : Monsieur, finissons-en avec ces grossièretés !

L'homme (emporté, comme malgré lui) : Je t'aime, Françoise... Je t'aime, et j'ai besoin de toi !

La femme (avec lassitude) : Mon ami ! Vous savez bien que tout cela n'a aucun sens !

L'homme (avec passion) : Viens... sauvons-nous ! Deviens ma femme, ma femelle, ma compagne. Nous nous cacherons... dans des forêts... dans des tours... Nous nous embrasserons sur la bouche et nous ferons l'amour dans les ruisseaux... Nous aurons des enfants... (On entend frapper faiblement quelques coups contre la cloison ; la femme reste paralysée ; emporté par son élan, l'homme continue.) Un petit bébé que nous ne leur déclarerons pas... qui sera à nous, à nous, seulement à nous, auquel nous n'apprendrons rien, que des mots inventés et inoffensifs, avec lesquels il ne pourra jamais se blesser...

La femme (sèchement) : Il suffit ! (Bas, à l'homme) : Il nous a entendus ! (Fort) : Il suffit ! Monsieur ! Faire un enfant ! Et, puis quoi encore ! Je suis une femme de son temps, Monsieur, et je ne fais pas d'enfants, moi ! (À part) : Il y a des petites salopes qui ont essayé ! Des filles sans moralité ! Des collaboratrices ! On leur a rasé le crâne ; on leur a crevé le ventre à coups de pieds. On a bien fait ! Est-ce qu'on sait ce que ça aurait donné ! L'humanité a mieux à faire qu'à se reproduire, n'est-ce pas ! (À l'homme) : C'était dangereux. La plupart des femmes en mourraient. Il y avait les infections, les malformations, les écartèlements. Et toutes sortes d'accidents. Presque toutes les femmes étaient tuées !

L'homme (bas) : L'humanité a cependant été constituée comme cela !

La femme (sèchement) : Et bien, ce n'est pas une réussite ! (Voix plus calme) : Ils ont interdit qu'on fasse de nouveaux enfants. D'abord, un seul enfant par femme. Puis, plus d'enfants du tout. Plus d'enfants, plus de chômage ! On a fermé les maternités ! On les a remplacées par des hospices ! Nos bons vieillards ont pu être dorlotés comme il était dû à leur grand âge ! On a mis dans les berceaux, devenus inutiles, les plus décharnés et les plus séniles d'entre eux, et c'était une vraie joie que de les regarder sucer leurs petits pouces en clignant leurs petits yeux derrière leurs paupières fripées ! (Très bas, à l'homme) : Il ne faut pas dire des choses comme celles-là ; c'est trop dangereux !

L'homme (fort) : Mais c'était le jeu !

La femme (bas) : C'était un jeu dangereux !

L'homme (bas, à part) : Ce n'était pas vraiment un jeu !

La femme (fort) : Voyez-vous, Monsieur ! Il y a que je suis une femme libre ! Une femme d'aujourd'hui ! Une femme moderne ! J'entends n'être la femme de personne ! Je suis à moi, à moi seule ! Libre, Monsieur, libre !

L'homme (avec lassitude) : Libre, qu'est-ce que ça veut dire ?

La femme (fort) : Libre... ça veut dire... libre ! Je me comprends, n'est-ce pas ? Libre, ça va de soi, ça se conçoit tout seul ! Libre d'hommes, libre d'enfants, libre d'ascendance et de descendance ! Je suis moi, moi toute seule ; et je n'appartiens qu'à moi ! Je suis libre parce que je suis... libérée de mes complexes, de mes préjugés... à moi, unique possédante de ma tête et de mon ventre !

L'homme : Que fait-on de tant de liberté ?

La femme : Mais tout ! C'est épatant ! C'est merveilleux ! C'est d'un chic ! Je ne vous dis que ça ! Je fais ce que je veux ! Ce qui me plaît ! Je suis disponible pour tous mes caprices !... Je peux... je peux peindre, je peux dessiner... écouter de la musique... Faire des bouquets... écrire à des amis... composer des mémoires ! Je veux vivre ma vie !

L'homme : Ton bonheur s'appelle la satisfaction !

La femme : Eh bien oui ?

L'homme : La satisfaction, ce n'est pas la joie.

(Un temps.)

La femme : La joie, à pareille époque ! Tu ne sais pas ce que tu dis !
(Un temps.)

L'homme : Je crois que nous avons réussi un excellent passage !

La femme : Vraiment ?

L'homme : Tu as été parfaite. Nous avons été parfaits tous les deux. Depuis le début jusqu'à maintenant. C'est peut-être notre meilleur morceau !

La femme : Oh ! Je suis bien contente ! Je faisais tellement attention ! Je m'appliquais ! Je me donnais du mal !

L'homme : Il y aura, bien entendu, quelques moments à reprendre, quelques retouches à apporter. Mais nous en sommes au détail !

La femme : Je suis bien contente. Et pour toi aussi mon chéri. Je me donnais tant de peine. Je suis si fatiguée, si lasse ; ces répétitions me tueront. Oh mon chéri, quand en aurons-nous fini avec ces répétitions ?

L'homme : Quand nous aurons atteint la perfection !

La femme : Ce sera bientôt ?

L'homme : Je ne sais pas. Ce n'est pas nous qui décidons.

La femme : Ils n'ont aucune pitié. Ils sont là, à nous contempler avec leurs faces de veaux repus ; est-ce qu'ils ne peuvent pas comprendre que nous sommes épuisés ? Je suis exténuée ! Quel sale métier !

L'homme : Voyons ! Ne blasphème pas !

La femme : Tu ne me comprends pas, personne ne me comprend. J'ai passé mon enfance, ma jeunesse en répétitions ! Il fallait répéter, répéter, et encore répéter. Ce n'était jamais assez bien ! (Prenant une voix de régisseur) : Jamais assez, jamais assez sincère ! Les nerfs, de la fibre, mademoiselle ! Vous êtes actrice sur des planches, pas une vache dans un pré ! Lève la jambe, baisse la jambe, les fesses, la main, le bras, la voix... composez mademoiselle, composez le personnage ! Vous ne composez pas ! Qui vous reconnaîtra ! Personne ne vous reconnaîtra et vous serez sifflée... lynchée... (Pleurant) : Je suis à bout de nerfs, je suis lasse, si lasse... je n'en peux plus !...

L'homme (fermement) : Cesse de gémir !... Moi aussi je suis fatigué, moi aussi, j'en ai assez ; je me sens usé, malade ! Les artères, le

cœur ; des battements dans la tête et les oreilles qui sifflent. Est-ce que je me plains ? (DouceMENT, persuasif) : C'est un métier difficile ; c'est une vie difficile. Mais c'est un métier tellement vrai ! Si près de la vérité. Si nous le faisons bien, si nous allons jusqu'au bout, nous atteindrons la vérité !

La femme : Ce sera mieux ?

L'homme : C'est selon !

La femme : De toute façon, ce sera mieux !

L'homme : Sans doute.

(Un temps.)

La femme : Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

L'homme : Continuer, recommencer !

La femme : Tu n'es pas trop fatigué ?

L'homme : Le point rouge a grossi. Et mes oreilles sifflent aussi fort que des voix !

La femme : Mon pauvre chéri !

L'homme : Allons. Nous nous attendrions plus tard ! Au travail !

La femme : Déjà !

L'homme : Bien sûr ! Il n'y a pas un instant à perdre !

La femme (résignée) : Bon. On continue !

L'homme : Non, on reprend !

La femme : Encore ?

L'homme : Oui, il le faut absolument !

La femme : Tu disais pourtant...

L'homme : Le fer est chaud !

La femme : Bon, reprenons ! À partir d'où ?

L'homme : Tout en entier, depuis le début !

La femme : Et bien ! Attends (Elle se donne un vague coup de peigne face à un petit miroir) : Un coup de peigne et... voilà, je suis prête, on peut commencer !

L'homme : Commençons ! (Composant) : Et voilà ! Une fois encore, une fois de plus. Une fois pour rien ! Seul avant, seul après ! Peut-être seul pendant ?

La femme (bas, l'encourageant) : Bravo ! C'est très bien ! Tu as parfaitement pris le ton !

L'homme (composant) : Gros Jean ! Toujours Gros Jean ! L'enlèvement ! La vie a cessé de progresser ! Enlisée dans la taupinière !

La femme (bas, même jeu) : Le ton, la voix, le geste. Tout y est ! Tu es un merveilleux artiste, mon chéri ! Le meilleur de tous !

L'homme (composant) : Brrr ! Il fait froid... comme il fait froid chez toi !... L'amour ? Le plus instinctif des rôles qu'ils nous ont appris à réciter... Il fait froid !... Il fait seul ici... il fait froid, il fait seul dans toutes les prisons. (À la femme) : Et toi ! Toi ! Toi tu ne dis rien ! Bien entendu, maintenant que c'est fini, tu n'as plus rien à dire !

La femme (composant, voix vulgaire) : Oh, mon petit monsieur, tu ne me payes pas pour que je parle !

L'homme (avec violence) : On ne sait rien ! Je ne sais rien ! Rien de ce qu'il y a de l'autre côté de cette tempe brune.

La femme (voix vulgaire) : Tu es pourtant venu y voir d'assez près ! Nom d'un petit bonhomme, j'ai bien cru que tu n'en finirais jamais !

L'homme : Je voulais savoir, je voulais tellement savoir, te savoir ! Mais on s'essouffle en vain ! Gros Jean comme devant ! (Soudain avec une violence inouïe) : Je voudrais te casser la tête contre le mur, pour savoir enfin ce qui se cache là-dedans !

La femme (effrayée) : Et bien ! Mais calme-toi ! Si tous les clients te ressemblaient, on ne finirait pas vivante ! Tu as l'amour triste, ce n'est pas possible !

L'homme (violence contenue) : Ça bouge, ça sent, ça respire, à deux doigts de moi, et je ne sais pas quoi ! À devenir fou ! Je ne peux plus le supporter ! Tu entends ! Je ne peux plus te supporter !

La femme : Et bien ! Qui te retient ? Vas t-en ! Ce n'est pas moi qui te retiendrais ! (L'homme va vers la porte, d'un pas rageur.) Mais... avant de partir, n'oublie pas mon petit cadeau !

L'homme (revenant sur ses pas) : Sale putain !

La femme (blessée) : Mais... oh ! (Reprenant son ton de composition) : Oui, mon joli Monsieur, pour vous servir ! (Puis changeant soudainement de personnage) : Non ! Non ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est qu'un jeu ! (Cherchant à se rassurer) : Heureusement, ce n'est qu'un jeu !

L'homme (au paroxysme de la stupéfaction) : Que dis-tu ? Tu es folle ! Tu te trompes ! Tu ne sais pas ton texte ! Reprenons (Composant) : Sale putain !

La femme (écorchée) : Non ! Ce n'est pas vrai ! Je ne veux plus ! Je ne peux plus ! Pardonne-moi mon chéri ! Je ne peux pas ! Je ne suis pas assez forte ! Je ne peux plus jouer ce rôle-là ! Il faudrait une autre actrice, une personne plus forte, plus capable ! Moi, je n'ai pas pu, je ne peux pas ! (Elle pleure.) J'ai craqué, j'ai senti que j'allais craquer ! C'était un rôle beaucoup trop difficile !

L'homme (effaré) : Tu sors du texte, tu sors du texte ! Nous allons nous perdre, nous serons perdus ! Papa, Maman, nous sommes perdus dans la nuit noire, et nous ne savons où aller !

La femme : C'était trop dur ; trop fort pour moi ; je n'ai pas pu ; je ne peux pas.

L'homme : C'est effrayant ! Nous avons perdu le texte. Sans le texte, j'ai tellement peur. Près du talus, derrière le train ! Papa ! Maman ! Je suis trop grand pour que papa et maman puissent me trouver ! Je suis seul ! Perdu ! Plus personne !

La femme : Ma vie a été trop difficile. Je n'étais pas assez forte. La vie a été la plus forte. J'ai été brisée. J'ai été démontée. On m'a cassé les reins, je suis tombée sur les genoux et sur les mains ! Alors, ils m'ont écrasé les doigts avec les talons de leurs bottes. Je les suppliais de cesser. Je me vautrais dans la boue, je léchais leurs chaussures avec ma langue. Ils riaient. Ils n'avaient jamais pitié ! Ils disaient : « Nous ne savons pas ce que c'est que la pitié ! » Ils me jetaient dans le talus, ils me jetaient dans les ronces. Ils retroussaient mes jupes et ils dépeignaient mes cheveux. Je pleurais, je pleurais, mais ils n'avaient jamais pitié !

L'homme (égaré, à la femme) : Édith, il ne fallait pas sortir du texte ! Tu sais bien ce que disaient Papa et Maman : regardez bien à droite et à gauche, traversez dans les clous, et ne sortez jamais du texte ! Tu as été désobéissante, Édith ; j'ai partagé ta désobéissance, et nous serons punis, dans les siècles des siècles ! Non ! C'est impossible ; il y a toujours salut pour le pécheur qui se repent ! Fais

un effort Édith pour que nous ne soyons pas damnés. À tout jamais !
(Composant) Sale putain ! Sale putain ! (Avec violence, hurlant) :
Sale putain, Sale putain !

La femme (hurlant en même temps) : Non ! Non ! Non ! Non ! Non !

(Coups très violents contre la cloison. Un temps.)

La femme (bas) : Cette fois, il est bel et bien debout. Hors de ses gonds. Crois-tu qu'il va venir ici ?

L'homme (bas) : S'il vient, nous lutterons, nous nous défendrons ; jusqu'au dernier homme, jusqu'à la dernière goutte de sang !

La femme (bas) : S'il vient, il nous précipitera par la fenêtre. Toi, tout de suite. Moi, un peu plus tard...

(Un temps.)

L'homme (bas) : On ne l'entend plus. Il a dû se remettre dans son panier !

La femme (bas) : Il va se rendormir !

L'homme (bas) : On ne sait pas. On ne peut plus rester ainsi... Je vais tenter une sortie ! Je vais essayer de le surprendre dans son sommeil !

La femme (bas) : Ah oui mon chéri ! Va ! Tu l'égorgeras ! Dans le ventre ! N'oublie pas dans le ventre ! (Puis, sur un ton différent) : Mais non Paul, tu ne peux pas, tu es beaucoup trop petit !

(Un temps.)

L'homme : Il s'est rendormi. Il dort presque sans arrêt. (Composant) : Sale putain !

La femme (bas) : Mon Chéri ! Tu sais bien, au moins que ce n'est pas vrai !

L'homme : Ce n'est pas vrai ?

La femme (comme si elle donnait des explications à un enfant) : Ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas... ce que tu dis. Enfin, je ne suis pas vraiment ce que tu dis ! Je suis cela... dans le texte ! Dans le texte, je tiens le rôle de la putain. Moi, moi, moi, Marie, la vraie Marie, je ne suis pas une putain. Il faut tout de même savoir distinguer la personne et le rôle. On ne peut pas tout confondre, on n'en sortirait pas !

L'homme (ahuri, amnésique) : Tu n'es pas une putain ? Je croyais que tu étais une putain. Je croyais que nous nous étions rencontrés ce matin, et que je t'avais suivie dans cette chambre !...

La femme : Mais c'est un piège ! Tu ne comprends pas que c'est un piège ! Ce que nous faisons croire aux gens pour leur donner le change, mais ça n'a rien à voir avec ce que nous sommes, nous !

L'homme (ahuri, amnésique) : Mais... qui es-tu ? Qui es-tu ?

La femme : Voyons Paul ! Souviens-toi ! Je suis Sylvie. Ta petite Sylvie, ton amie d'enfance !

L'homme (amnésique) : Sylvie, amie d'enfance... (Catégorique) : Ça ne se peut pas. J'ai tout de suite été grand. Je n'ai pas eu d'enfance !

La femme : Bien sûr ! Tu as eu une enfance. Nous avons eu une enfance ! Nos parents étaient voisins. Ils nous ont élevés ensemble !

L'homme : Pas eu d'enfance. Je ne suis jamais devenu adulte. Toi, peut-être. Moi, mes parents m'ont abandonné de l'autre côté du train.

La femme : Mais ensuite, ils sont revenus !... J'ai tant pleuré qu'ils ont eu des remords... Ils sont revenus te chercher... Souviens-toi ! Nous faisons des beignets ensemble ! Et des colliers avec des fleurs !

L'homme : Des beignets et des fleurs !

La femme : Tu avais peur la nuit. Moi, je n'avais pas peur. C'est à cause de ma vue, qui est tout de même meilleure que la tienne. Tu me serrais la main, si fort. Tu me disais que tu me voulais me protéger ; je savais bien que tu voulais ne pas te sentir seul. Mais je te laissais dire. Souviens-toi ! Nous nous enfermions derrière les cabinets, et nous nous montrions les sous et les images que nous avions chipés.

L'homme : Les sous et les images ; je me souviens... un peu... très loin là-bas, derrière tant d'autres caisses... je me souviens ! Tu ne me dénonçais jamais !

La femme : Je ne te dénonçais pas ! Je t'aimais beaucoup. Tu étais mon petit ami. Nous disions que nous allions nous marier quand nous serions grands, et nous inventions toutes sortes d'autres jeux, en attendant !

L'homme : On s'amusait ; on détachait le chien ; le chien tuait les poules ; on disait que ce n'était pas nous ; le chien se faisait taper dessus ; (avec beaucoup de tendresse) : ma brave, ma bonne amie ! Tu ne me dénonçais jamais ! Quelquefois, tu me faisais des leçons de morale, mais tu ne me dénonçais jamais !

La femme : Tu n'étais jamais raisonnable. On ne peut imaginer tout ce que tu pouvais imaginer. Mais, tu étais un petit garçon tellement adorable, si différent de tous les autres.

L'homme (avec beaucoup de tendresse) : Toi aussi, tu étais une bien jolie petite fille. Je tirais parfois sur tes tresses, mais c'était pour voir tes longs cheveux flotter sur tes épaules. (Se reprenant soudain) : Mais ce n'est plus possible. C'est l'ancien rôle. Un rôle périmé. (Avec tristesse) : Un bien joli rôle, rempli de tendresses et de parfums d'été... (Avec sévérité) : Mais un rôle périmé. On ne peut plus jouer avec les rôles périmés.

La femme (vivement) : Je ne veux plus de ce nouveau rôle qu'on m'a mis de force sur le dos et qui me va si mal ! (Rêvant) : Plus tard... je suis devenue la petite fille sage ; Maman venait me chercher à l'école ! Elle me donnait la main pour traverser la rue. Le gendarme arrêtait toutes les voitures pour nous laisser passer, et il souriait à Maman. Maman lui souriait aussi. Mais ensuite, elle disait que rien de tout cela n'était vrai, à cause de Papa.

L'homme : C'était un bon rôle, comme beaucoup de ceux que nous avons eus plus tard.

La femme (rêvant) : Plus tard... Je crois que nous étions des amoureux... peut-être des fiancés ! Nous nous promenions dans les allées du parc et nous nous tenions les mains ! Parfois, tu m'entraînais derrière un arbre, et nous nous embrassions, jusqu'à la fin du monde... Plus tard, tu as commencé à écrire des livres et des romans. Tu disais que tu serais célèbre. Je te disais oui, oui ; mais au fond de moi, je redoutais que tu ne deviennes célèbre, et que tu m'oublies pour d'autres dames célèbres comme toi, et tout au fond de moi, je ne redoutais rien, parce que j'étais bien certaine que tu ne serais jamais célèbre ! Plus tard !

L'homme : À quoi bon ! À quoi bon réciter tout cela ? Impossible d'y revenir ! C'est fini ! Fini et terminé !

La femme (avec passion) : Mais pourquoi ? Pourquoi ?

L'homme : Le passé ! Impossible à taire ! Impassible à rayer ! Revenir en arrière ! Impossible !

La femme (catégorique) : En ce cas, je ne veux plus de rôle ! Je ne veux plus jamais aucun rôle !

L'homme (effaré) : Tu es folle, tu es folle ! Plus de rôle ! Comment allons-nous devenir ?

La femme (se jetant aux genoux de l'homme) : Nous ne deviendrons pas, nous resterons, nous resterons ! Mon chéri, je t'en supplie ! Ne prenons plus de rôle ! Restons ce que nous sommes ! Comme nous sommes ! Tout simplement. Très simplement ce que nous sommes !

L'homme (agacé) : Mais nous ne sommes rien ! Plus de rôle ! Tu n'y penses pas ! Comment saurons-nous qui nous sommes ? Nous, les autres et les juges ! Comment serons-nous jugés ?

La femme (suppliante) : Nous ne serons pas jugés ; nous serons... nous-mêmes ! Nous ne serons personne ; nous serons si tranquilles ! Je t'en supplie mon chéri, essayons, essayons !

L'homme : Ça ne se peut pas. Ça ne s'est jamais encore fait, dans toute l'histoire de l'humanité ! On ne doit pas pouvoir.

La femme : Mais pourquoi ! Pourquoi ! Dis-le, si tu le sais !

L'homme : On ne sait pas. Lois, conventions, règlements !

La femme (se relevant, exaspérée) : Je suis une pauvre femme, usée par la vie, dès le plus jeune âge. J'en ai assez de tous ces rôles ; j'en ai assez de tout ça ; je veux dormir et me reposer ! Je veux faire ce que je veux ! Je ne veux rien faire !

L'homme : Impossible. Prêtres, conseillers, psychiatres...

La femme : Nous laisserons jaser les mauvaises langues ; je leur clouerais le bec ; nous ferons taire tout le monde !

L'homme : Bonnes sœurs, mauvaises sœurs, assistantes sociales ! Tôt ou tard, on se fera pincer ! Nous serons lynchés, nous serons lapidés, nous serons crucifiés ; nous serons condamnés et jugés. Ils nous obligeront à prendre le rôle de condamné... un rôle encore, et toujours, et pire qu'aucun autre !

La femme (avec désespoir) : Alors, on ne peut pas s'échapper !

L'homme (glacial) : On ne s'échappe pas !

La femme : On ne peut pas s'enfuir ?

L'homme : On ne s'enfuit pas !

La femme : Les murs ?

L'homme : Trop hauts !

La femme : Les souterrains ?

L'homme : Crevés !

La femme : Les portes ?

L'homme : Des gardiens... inégorgeables !

(Un temps.)

La femme (exaspérée) : Mais qui, qui a organisé tout ça ? Qui nous a attrapés comme ça ? Comme des rats ! Comme des rats dans un piège ! (Levant les poings vers le ciel) : Est-ce que c'est toi ? Est-ce que c'est le créateur ?

L'homme : Non ! Il a créé le Monde. Ce n'est pas lui qui l'a détraqué !

La femme (haineuse) : Qui, alors, qui, que je lui crève les yeux !

L'homme (désignant largement le public) : Eux. Eux-là tous !

(Un temps.)

La femme (au public, criant, ivre de haine) : Salauds ! (Puis, à l'homme, en le prenant par le bras) : Toi, toi, tu es dans mon camp !

L'homme (calmement, avec un léger haussement d'épaules) : Oui, tu le sais bien !

La femme : Révoltons-nous ! (Hurlant) : Révoltons-nous ! Ça ne peut plus continuer comme cela ! C'est impossible ! Révoltons-nous ! Révoltons-nous ! Viens avec moi ! Nous nous révolterons contre eux !

(A l'aide d'une pression sauvage sur les avant-bras de la femme, l'homme oblige celle-ci à tomber sur les genoux, puis il lui met la main sur la bouche. Tout cela est exécuté avec une grande violence.)

L'homme : Tais-toi ! Tais-toi ! Tais-toi ! (La maintenant à genoux, mais lui libérant la bouche, avec une grande douceur comme à un enfant) : Tais-toi, mon petit. S'ils t'entendent, ils se mettront dans une colère terrible ; ils viendront jusqu'à nous, ils nous envahiront, il y en aura partout ; ils nous jetteront par terre, ils nous piétineront. Tais-toi mon petit ! Ils sont les plus nombreux ! Ils ont tellement plus nombreux que nous !

(Un temps. Les deux personnages prêtent l'oreille.)

L'homme : Rien ! Ils n'ont pas entendu ! Remercions le ciel !

(La femme se libère de l'étreinte de l'homme, court jusqu'à l'avant de la scène, et sans crier, presque doucement) :

La femme : Je préfère encore mourir ! (Elle pleure.) Je préfère qu'ils me tuent ! Qu'ils m'égorgent ! Qu'ils me pendent et qu'ils me violent ! Je préfère n'importe quoi pour arrêter ça !

L'homme (lui prenant la main, la raisonnant) : Ils ne nous tueront pas ! La peine de mort était une coutume très douce, autrefois pratiquée par les barbares. Ils ne sont pas si bêtes. Ils ont aboli la peine de mort. Ils décideront que nous sommes des malades. Ils nous enfermeront dans leurs hôpitaux ; ils nous feront taire ; puis, ils nous feront parler ; il nous faudra leur dire n'importe quoi, même l'essentiel.

La femme : Je ne parlerai pas !

L'homme : Ils nous feront dormir !

La femme : Je ne dormirai pas !

L'homme : Ils nous empêcheront de dormir ; ils seront gentils et méchants avec nous ; ils viendront avec des bâtons et des roses. Ils nous videront le cerveau par l'intérieur ; ils nous réapprendront tout, mot à mot, lettre par lettre ; ils nous recommenceront complètement. Ils nous détruiront et ils nous referont. Ils nous feront des piqûres et ils nous donneront à prendre des pilules. Nous ne nous souviendrons de rien, pas même l'un de l'autre. Ils nous parleront comme à des petits enfants. Ils feront de nous de nouvelles personnes qui ne se souviendront même pas de leur ancienne personne. Allons ! C'est autre chose que de changer de rôle !

La femme (tapant du pied) : Ils ne peuvent pas avoir le droit de faire ça !

L'homme : Ils ont tous les droits... Ils ont pris tous les droits. Tout est prévu ! Tout est légal !

La femme (se tordant les mains) : Mais que peut-on faire ? Que pouvons-nous faire ?

L'homme : Se résigner. Attendre !

La femme : Attendre quoi ?

L'homme : Rien. Ça finira par venir ! Ils seront pris à leur propre piège. Quelqu'un mettra le feu à la sortie du cirque, et ils crèveront, enfumés dans leur propre piège. Tout sera démoli !

La femme : Tu crois que ce sera mieux ?

L'homme : Pire, effroyable !

La femme : Ce sera tout de même mieux.

L'homme : Oui, c'est selon.

(On entend le sourd grondement du début.)

La femme : Encore !

L'homme : Déjà !

La femme : Ça se rapproche ! C'est étrange, ça ne réveille pas le voisin !

L'homme : Puisqu'il est de mèche avec eux !

La femme : Si on pouvait au moins de se débarrasser de celui-là !... Mais on ne peut pas. On est coincé. Toi et moi ; moi et toi. Rien que ça ! Autour de nous, le vide et des menaces ! En nous le vide et la peur !

L'homme (en écho doucement) : Toi et moi, moi et toi. Pas de décor, pas d'uniformes. Pas de noms.

La femme : Peut-être que nous sommes des symboles ?

L'homme : Des symboles ! Crotte ! J'ai soif ! J'ai soif... J'ai tellement soif ! Même le Christ a eu un soldat pour lui donner à boire !

La femme : Le Christ oui. Mais les larrons n'ont rien eu !

L'homme : Qu'est-ce qu'on en sait ?

La femme : Personne ne s'intéressait aux larrons. Les larrons n'étaient pas vraiment intéressants. Comme nous. Nous ne sommes pas intéressants et personne ne se dérangera pour nous porter à boire !

L'homme : Qui sommes-nous, où sommes-nous ?

La femme (chantonnant comme une folle) : Personne ! Personne ! Nulle part ! Nulle part ! (À l'homme, qui se dirigeait vers la porte) : Où vas-tu ?

L'homme (la main sur la poignée de la porte) : Il faut que je sorte... le salut n'est pas en nous... mais en dehors de nous !

La femme (allant vivement à lui, et lui prenant la main) : Ne me laisse pas ! Pas maintenant... (Elle l'entraîne jusqu'à l'avant de la scène ; parlant bas) : Depuis quelques instants..., il me semble qu'on nous écoute !

L'homme : Lui ?

La femme : Non ! D'autres !

(Un temps.)

L'homme : Tes obsessions, tes folies !

La femme : On nous écoute... on tousse, on gratte, on rote, on remue... et on nous écoute !

L'homme : Ils n'écoutent pas les gens ! Ils sont trop occupés ! Ils ont trop de distractions !

La femme (très bas, terrifiée) : On nous écoute... et on nous regarde !

L'homme (très bas, terrifié à son tour) : Où, où alors !

La femme (très bas, désignant le public) : Par là !

L'homme : Je ne vois rien !

La femme (bas) : Moi, je vois... c'est à cause de ma vue, qui est meilleure que la tienne !

L'homme : On nous regarde... comme nous sommes ! Plus nus que nus !

La femme : On ne peut pas rester comme ça, comme nous sommes, devant les gens ! On ne peut pas se laisser regarder dans cette tenue !

L'homme : Un châle ! Prenons un châle ! Ils vont rire, et se moquer de nous ! S'ils nous regardent comme nous sommes, ils vont rire à crever... à s'en péter la rate ! Ils viendront de partout sur leurs petites barques, et ils nous donneront des coups d'avirons sur les mains et sur la tête, histoire de se faire rire encore plus !

La femme : Un châle ! Un châle ! Quel châle vais-je me mettre mon chéri ?

L'homme : N'importe lequel, fringue-toi comme tu pourras, ça n'a pas d'importance ! Parlons ! Parlons, pour leur donner le change, en attendant !

La femme : Parlons, parlons, ils n'y verront que de la poudre ! Parlons, mon chéri, je suis prête ! Je suis prête ! Parlons !... (Bas à l'homme) : Est-ce que tu as peur ? (Bas vers le public) : Salauds, tas de salauds !

L'homme (fort) : Parlons ! Parlons ! (Bas à la femme) : Tellement peur ! Du mal à prononcer... à respirer, à aspirer et à expirer, les deux à la fois. (Fort) : Parlons, parlons !

La femme : Mais nous parlons, nous parlons. (Pleurant malgré elle, à l'homme) : Il ne faut pas se laisser décourager, ils ne nous prendront pas ! (Faisant effort sur elle-même) : Parlons ! Parlons ! (Bas à l'homme) : Faire comme s'ils n'existaient pas, ne pas les remarquer, avoir l'air de ne pas les remarquer. (Fort) : Nous parlons ! (Bas à l'homme) : Si on ne les regarde pas, si on ne les provoque pas, ils ne nous verront pas, ils ne s'apercevront pas de nous ! Parlons ! (Fort) : Nous parlons !

L'homme (fort) : Nous parlons ! Nous ferons des emplois du temps, nous ferons des programmes, et nous les vendrons ! Nous construirons des routes, nous construirons des ponts. Nous irons sur la lune, sur Mars, sur Vénus. Nous ferons comme d'habitude, nous ferons comme chaque fois, nous ferons n'importe quoi. Rien ne nous arrêtera dans notre fuite. (Bas, à part) : Nous ne serons pas sauvés ! Certes non ! Nous ne serons pas sauvés ! Mais, il n'est pas question d'être sauvés !

La femme : Parlons ! Nous changerons de rôles ! Nous changerons si souvent de rôles qu'ils seront déroutés !

L'homme (fort) : Demandez le programme ! Demandez le programme ! Qui veut le programme ? (Bas, à la femme) : Parlons ! Parlons ! (Fort) : Demandez le programme !

La femme : Attends-moi, mon chéri, je vais t'aider, je vais t'aider. (Au public) : Mon mari ne cesse pas de se surmener ! Il ne veut jamais que je l'aide. Mais il faut que je veille sur lui. Sa santé est si fragile ! Demandez le programme ! Demandez le programme ! Qui veut le programme ? Je suis utile ! Je suis tellement utile ! Je suis utilitaire ! Le pauvre chéri, il se croit si fort ; mais sans moi, il n'irait pas au bout de l'allée ! Ils se croient des hommes et ce sont des enfants ! Le

programme ! Demandez le programme ! Je suis indispensable ! Demandez le programme !

L'homme : Demandez, demandez le programme !

La femme : Oh, j'ai du mal ; je me donne de la peine. J'ai eu une vie difficile, très difficile ! J'ai droit au repos ! Normalement, j'ai droit au repos ! Mais le pauvre chou, je ne peux pas le laisser ! Il serait déjà tombé du train ! Le programme ! Pourtant, je suis si lasse, si lasse ! Si je pouvais m'asseoir, reposer mes jambes ! Mais je ne me plains pas ! Je suis courageuse, si courageuse ! Demandez, demandez ! La vie a été sévère pour moi ! Je suis tombée sur les genoux et sur la poitrine, j'ai eu les mains et les seins écorchés. Mais je me relevais bravement, je continuais ma route ! Demandez !

L'homme : Demandez le programme ! Demandez ! Demandez !

La femme : Frappez et l'on vous ouvrira ! Demandez et l'on vous donnera ! Demandez le programme ! (Bas à l'homme) : Chéri, chéri, il faut trouver autre chose, nous n'avons plus de programmes !

L'homme (bas à la femme) : Plus de programmes ! Déjà ! (Un temps.) Il faut trouver autre chose ! (D'un pas résolu, il marche vers la porte.)

La femme (criant) : Non ! (L'homme s'arrête.) Ne me quitte pas !

L'homme (exaspéré) : Mais enfin ! Nous ne sommes pas liés ! Nous ne sommes pas enchaînés !

La femme (doucement) : Mon pauvre chéri ! Tu as toujours eu envie de me quitter. (Avec plus de force) : Tu ne peux pas me quitter ! Maintenant ! Je... Je crois... ça bouge et ça remue en moi ! Je crois que je t'aime !

(Un temps. L'homme revient sur ses pas.)

L'homme : Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

La femme : Je ne le savais pas ! Je ne le découvre que lorsque tu veux partir !

L'homme : Mais ce n'est peut-être pas vrai ! C'est peut-être dans le rôle !

La femme : Comment veux-tu que je sache ?

L'homme : Regarde en toi !

La femme : Non, Non ! Ça me fait trop mal !

L'homme (avec violence) : Regarde !

La femme : Je regarde !

L'homme : Que vois-tu ?

La femme : Je vois, je vois... un millier de femmes, un millier d'étrangères... qui ont mes cheveux et mon sourire... un monde entier de femmes... La galerie des glaces !

L'homme : Pour ce que tu as dit ? Ce que tu as dit !

La femme : (voix lointaine et légèrement plaignante) Ce que j'ai dit ? Je n'ai rien dit... je n'ai rien dit !

L'homme : Ah bon !

La femme (même voix que ci-dessus) : Je regarde !

L'homme : Cesse de regarder ; ça ne fait plus rien maintenant !

La femme : Je vois très bien. Tout n'est que reflet !

L'homme : Mais la source ! Il doit bien y avoir une source !

La femme : Pas de source ! Seulement des reflets... Si, il y a une source... Je la vois, je la vois.

L'homme : Raconte, raconte la source !

La femme (voix de plus en plus faible) : Tarie, complètement tarie ! La source et tarie. (Voix très faible) : Oh, je me sens mal, si mal ! (Elle titube manque de tomber. L'homme la retient dans ses bras.)

L'homme : Reviens ! Remonte ! Tu tombes !

La femme (voix faible et lointaine) : Je sens que je tombe... Ne me laisse pas tomber ! Retiens-moi !

L'homme : Je te retiens !

La femme (voix faible) : Si loin ! Remonte-moi... Remonte-moi !

L'homme (comme essoufflé) : Je ne réussirai pas seul ! Il faut que tu m'aides ! Prends cette branche... Celle-là aussi... Là, ensemble !

La femme (voix épuisée) : Je suis trop lourde ! Trop faible ! La vie m'a trop écorchée ! Abandonne-moi mon chéri, nous n'y arriverons jamais !

L'homme (essouffée) : Il le faut ! Ensemble ! Encore ! Encore ! Là !
(La femme se redresse aidée par les bras de l'homme. Les deux personnages reprennent leur souffle.)

La femme : Merci mon chéri. Tu m'as sauvé la vie !

L'homme : Beaucoup plus que la vie ! (Il va vers la porte.)

La femme : Chéri... Si tu me quittes... Tue d'abord le fauteuil !

L'homme : Le fauteuil aussi ?

La femme (précipitamment) : Oui le fauteuil ! Je ne veux pas rester seule avec lui !

L'homme (doucement) : Mais tu sais que le fauteuil est innocent !

La femme : Non ! J'ai peur de lui ! Il est faux et hypocrite ! Ah, devant toi ! C'est un petit saint ! Mais dès que tu auras le dos tourné, il me sautera à la gorge !

L'homme : On ne peut pas tuer les fauteuils. Je vais l'emmener.

(Il prend le fauteuil, et va à la porte.)

La femme : Tu pourrais tout de même me dire adieu !

L'homme : Inutile ! Je serai de retour dans un instant. J'emmène le fauteuil. C'est pour tuer le voisin.

(Rideau.)

ACTE 2

(Le rideau s'ouvre. La femme est debout, face au public. L'homme est assis à la table).

La femme (au public) : Vous le voyez ; ça c'est drôlement détérioré ! Oh ! Dans les grandes lignes, rien n'a changé ! Rien de rien ! Point mort ! Nous n'avons pas avancé d'un pas. Mais dans le détail ! Voyez-vous même ! Le décor est le même ; mais vous remarquerez qu'il n'y a plus de literie dans le lit. Plus de rideaux à la fenêtre ; plus rien sur notre table. Plus de cadres aux murs. Les crochets sont encore en place, entourés de marques de tapisserie plus claires, seuls vestiges des images disparues... Le fauteuil... ce cher fauteuil ! Toujours au centre de la pièce. La chaise ! Je la mets... ici... un peu en avant du fauteuil... et sur la droite !

Rien n'a changé... tout est simplement pire !

Nous non-plus, nous n'avons pas changé ! Mêmes habits ! Un peu défraîchis ! Très défraîchis ! Cela fait si longtemps.

Moi aussi, je suis défraîchie ! J'ai vieilli. À mon avantage, peut-être ? Je suis... plus grave, plus profonde... plus vivante... plus belle... Qu'importe ? Il n'y a plus personne pour me regarder. (Elle fait un geste vers l'homme, qui porte en effet d'épaisses lunettes noires, des lunettes d'aveugle !) Ce n'est pas mon pauvre chou qui me regardera. Mon pauvre chou ! Lui aussi, il a vieilli ! Ses cheveux sont gris, maintenant ! Ça lui donne... une plus grande dignité...

(Naturellement, tout ce qu'a décrit la femme est rigoureusement vrai. Mais les cheveux de l'homme n'ont pas changé ; ils ont la couleur qu'ils avaient au premier acte.)

La femme (au public) : Et nous bavardons... nous bavardons... éternellement !... Oh... notre bavardage aussi s'est détérioré... Il s'est installé... dans une espèce... je cherche les mots justes... une sorte d'épouvante... sereine !

Voilà ! Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. (Montrant l'homme) : Mon pauvre chou ! Il faut que je le rejoigne ! (Confidemment) Je ne peux plus le laisser seul ! Il faut que je vous laisse !

(Un temps ; puis sur un ton très différent, s'adressant à l'homme)

La femme : Ça s'est drôlement détérioré !

L'homme : Le fruit est entièrement pourri. Les digues sont crevées. Les rats ont commencé de foutre le camp.

La femme : Est-ce que c'est le dernier acte ?

L'homme : Il n'y aura pas vraiment de dernier acte. Ça finira plus ou moins ; sans finir jamais ; en queue de poisson. En eau de boudin.

La femme : Est-ce que tu as peur ?

L'homme : Je lutterai ! Jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier rat. Je ne cesserai pas de lutter !

La femme (avec un sentiment de tendresse nuancé d'un autre d'ironie) : Mon pauvre chéri, tu as toujours été si courageux ! On dit que ce ne sont ni les rats, ni les hommes qui auront le dernier mot ! On dit que ce sont les cafards !

L'homme : Eux aussi finiront par crever... plus tard !

La femme : Mais pourquoi eux, les derniers ?

L'homme : on ne sait pas. Ils ont une organisation plus ingénieuse ; plus intelligente ; plus proche des vraies réalités de la vie !

La femme : Drôle de vie ! Une vie de cafards ! Pouah ! C'est dégoûtant ! Passer son existence à ramper, à grouiller ! Il n'y a pas de quoi se vanter !

L'homme : Ramper, grouiller ! L'humanité n'a pas d'autre destin !

La femme : L'humanité est créée à l'image de Dieu !

L'homme : Dieu n'est un alibi pour personne !

La femme : Qu'est-ce que Dieu ?

L'homme : Dieu est Dieu ! On n'a pas d'autre explication. Pour le moment, ni dans ce monde, ni dans l'autre !

La femme : Bible ? Coran ?

L'homme : On ne sait pas. C'est très partial !

(On entend d'autres grondements sourds.)

La femme : Ils auront mis beaucoup de temps. Cela fait des années et des siècles qu'ils sont au travail ! Autrefois, cela nous effrayait. Ça paralysait toute activité. Les circulations routières et sanguines restaient bouchées. Il y avait des embouteillages dans toutes les grandes artères ; embouteillages de globules, embouteillages de

voitures et de carrosses ; à présent, il n'y a plus ni voitures ni carrosses, à l'exception de ceux du gouvernement, et les globules circulent très librement. On s'habitue à tout. À la maladie, à la mort. Même à la révolution.

L'homme : Ils touchent au but à présent. S'ils voulaient revenir en arrière, ils ne le pourraient plus. Ils seraient bousculés, piétinés par ceux qui les suivent. Il est trop tard ; le fruit est pourri et les digues sont crevées.

La femme : Ils n'ont plus de voitures. Ils n'ont plus de rues. La ville est faite de décombres et de cadavres. Il y a encore quelques manifestants. Mais ils ne peuvent plus défiler. Ils peuvent défiler entre les barricades. D'une barricade à la suivante. Ça ne les conduit pas bien loin. Les défilés sont continuellement interrompus par des enjambements de barricades. Ça ne fait pas de bons défilés. Ça casse le rythme du défilé. Aussi les manifestants se lassent-ils très vite. Ils se dispersent. Ils s'occupent en démolissant les immeubles et les maisons. Nous avons eu une fameuse chance quand ils ont cru cette maison abandonnée. Ils se criaient les uns aux autres : c'est une maison de bourgeois. C'est une maison de salauds. Mais, elle est abandonnée ! Inutile de la démolir. Et ils sont partis. Nous étions drôlement soulagés ! Ce sont des enfants ! De grands enfants. Ils ne font rien sérieusement. Même leurs destructions ne sont pas faites sérieusement.

L'homme : Ils ont le temps avec eux. D'autres viendront. Et d'autres plus tard. Nous ne serons pas épargnés. Nul ne sera épargné !

La femme (légèrement) : Bien entendu. Mais en attendant ! Ils sont occupés dans un autre quartier de la ville. Ça nous laisse un peu de répit. (Elle s'assied sur le rebord de la table ; à l'homme, avec beaucoup de tendresse) : Toi et moi, moi et toi ! Il n'y a plus que nous. Mon chéri ! Donne-moi la main.

L'homme (lui donnant la main) : Pourquoi ?

La femme : Toi et moi, moi et toi. On a fait du chemin tous les deux. On n'a pas avancé beaucoup. Comment disais-tu ? Gros Jean, comme devant ! Mais toujours vivants ! (L'interrompant, comme s'il allait parler) : Oh ! Je sais ! Je sais ce que tu vas dire ! Combien de temps ! C'est une question qui n'a pas de sens. Plus aucune question de sens. (Avec beaucoup de douceur) : Tu as fait ce que tu as pu mon chéri !

L'homme (avec tristesse) : Je n'ai rien fait. Je n'ai rien su faire !

La femme (tendresse et douceur) : Tu as fait ce que tu as pu. Tu as conduit notre barque au milieu des flots haineux et déchaînés. J'ai confiance en toi, mon chéri.

L'homme (force et tristesse) : Il ne faut pas avoir confiance en moi ! Je ne suis pas digne de ta confiance ! Je suis lâche ; je suis peureux ; je suis faible.

La femme : Oui ; mais tu es courageux !

L'homme : Je ne suis pas courageux. Si je pouvais m'enfuir, je m'enfuirais !

La femme : Je m'enfuirais avec toi ! Pourquoi s'enfuir ? Nous sommes bien ici ! Toi et moi, moi et toi ! Dans notre oasis. Tu te souviens, tu disais que c'était une prison ! Notre oasis, une prison ! Toi et moi ; moi et toi ; dans notre oasis. Protégés. Seuls au monde ! Peut-être l'ultime îlot de paix sur toute la planète... Nous représentons peut-être le dernier vestige de la civilisation, la dernière trace !

L'homme (froidelement) : Il n'y a pas de quoi se vanter !

La femme : Il n'y a pas quoi de rougir !

L'homme : Il n'y a plus à vivre que des assassins... et des lâches !

La femme (prenant la main de l'homme entre ses mains, avec une sorte de ferveur) : Toi aussi, mon chéri, tu es un assassin !

L'homme (arrachant sa main des mains de femme, se levant et allant jusqu'en avant de la scène) : Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas comme eux ! Je suis différent ! Autrement ! Autrement ! Je ne suis pas un assassin ! (Sourdement) : Je ne l'ai pas fait exprès ! (Puis, à tâtons, il retourne à sa place et s'assied.)

(La femme se lève, s'arrête devant la fenêtre.)

La femme : On ne sait rien. On ne reçoit pas les journaux. On n'écoute pas la radio. Personne ne nous écrit. On ne sait pas ce qui se passe.

L'homme (sourdement) : On ne le sait que trop !

La femme (distraitement) : Tu ne l'as pas fait vraiment exprès. Mais tu l'as vraiment fait exprès !

L'homme (sans changer de position) : Je n'ai rien fait ! C'est le fauteuil qui s'est chargé de tout !

La femme (avec un regard sur le fauteuil) : Ce si gentil fauteuil ! (Puis à nouveau tournée vers la fenêtre) : On ne sait rien ! Des vivants emmurés comme des morts. Des bruits ! Nous n'avons que des bruits, des explosions, des claquements des mitraillettes, le roulement des démolitions. On entend parfois pleurer des femmes et crier des enfants. Des bruits. On ne sait rien de précis.

L'homme : On en sait encore beaucoup trop. Je voudrais ne rien savoir !

La femme : Parfois, un régiment défile, au pas cadencé. On entend crier des ordres, dans une langue qu'on ne comprend pas. Le régiment s'arrête. Puis, il repart sans qu'on sache pourquoi.

L'homme : Mais si ! Ce sont des manœuvres militaires !

La femme : Mais on ne comprend pas à quoi ça sert !

L'homme : Ça ne sert à rien. C'est pour occuper la troupe. Les officiers et la troupe.

La femme : Je voudrais bien regarder dehors.

L'homme (vivement) : Tu ne peux pas.

La femme (s'écartant de sa fenêtre, tout en rêvant) : Dehors ! Il y a la lumière du jour. La si jolie lumière du jour. Je me souviens de la lumière du jour. On voit, comme en plein jour. On peut même quelquefois se passer de lampes, c'est plutôt rare, mais cela arrive, aux heures de midi, quand il a fait beau dans la matinée, ou quand il fera beau dans l'après-midi ; ou les deux, je ne sais plus. On peut lire, on peut rêver, on peut dormir à la lumière du jour ; c'est une bonne lumière, aussi bonne que les autres, on peut même s'y bronzer la peau du corps et lui donner une jolie couleur brune, qui respire la fraîcheur et la santé, on se déshabille, en entier ou en partie, et on reste immobile, on ne fait rien et le miracle se produit, on s'allonge, quelquefois, dans le sable, dans les prairies. Il y a aussi des prairies. De merveilleuses prairies douces, certaines roses, d'autres vertes, d'autres bleues, je ne me souviens pas bien de la couleur, mais je me souviens des odeurs et de toutes ces sensations merveilleuses et folles. On se faisait rouler, toutes déshabillées, dans l'herbe, les arbres et les fleurs crissaient sous les reins, sous les seins, entre les cuisses, à en perdre la tête, c'était le paradis terrestre !

L'homme (haussant les épaules) : Tu mens, tu n'as jamais roulé dans aucune prairie !

La femme : Oh si ! J'ai roulé dans les prairies, dix fois, cent fois, mille fois ; j'étais lourde et légère à la surface de la terre, tout au bord du ciel immense et bleu ; j'étais lourde et légère, éternelle et éphémère. J'étais la grande fille bleue affamée de vie et de soleil ! Je courais le nez en l'air, et on me faisait tomber sur le derrière et je riais, nous riions, riions... j'ai roulé dans l'herbe des prairies, mon chéri, avec toi, et avec d'autres garçons !

L'homme : Ce n'était pas vraiment des prairies. C'était des pelouses. Et on n'avait pas le droit de s'y rouler ! Sous peine d'amende.

La femme : Cependant, nous le faisons ; derrière le dos des gardes et des gardiens !

L'homme : Il y avait déjà des gardes et des gardiens !

La femme (quittant son poste d'observation devant la fenêtre) : Il y a toujours eu des gardiens, et des gardes. Les uns après les autres, ils envahissaient la tribune, ils exterminaient ceux qui les avaient précédés, puis ils s'emparaient des micros, et ils criaient : nous venons pour vous installer plus de liberté ! Et chacun à leur tour, ils installaient plus de gardiens, plus de gardes et de gendarmes, plus de règlements, et de nouveaux interdits et nouvelles interdictions, interdictions commerciales, interdictions judiciaires, interdictions légales et illégales, interdictions de séjour, interdictions de contrôle, interdictions de passage, de manger, de fumer, de boire, de dormir, de se déshabiller, de s'embrasser, de pleurer, d'uriner, de cracher...

L'homme (l'interrompant, avec impatience) : Ce n'est pas de leur faute ! Ils ne sont pas coupables pour cela ! (Prenant le ton d'un orateur) : La vraie, la juste liberté de la collectivité des masses laborieuses passe par le renoncement volontaire de chaque individu à ses légitimes libertés individuelles ! Quiconque ne renonce pas volontairement à sa liberté individuelle est en puissance un escroc du peuple et mérite donc à ce titre d'être soigné avec la plus grande sévérité !

La femme (enthousiasmée) : Tu es extraordinaire, mon chéri ! Tu t'exprimes comme eux ! Mieux qu'eux ! Comme un de leurs chefs, comme un général, comme un Président !

L'homme (avec violence) : Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

La femme (sans l'entendre) : Tu devrais aller dans la rue ; nous irions dans la rue, je te guiderais, je te donnerais la main ! Tu leur parlerais ! Tu leur réciterais. Au début, ils crieraient. Mais tu crierais plus vite et plus fort qu'eux. Tu les exterminerais avec tes cris. Alors, ils s'agenouilleront, ils viendront te baiser les mains et les pieds, ils te nommeront leur président et leur sauveur, et ils apprendront tes pensées par cœur !

L'homme (avec violence) : Je ne le ferai pas ! Jamais je ne ferais une chose pareille !

La femme (implorante et persuasive) : Tu seras leur président ! Tu seras un bon président ! Tu ne peux pas refuser un pareil destin ! Tu es bon, tu es généreux. Désintéressé ! Tu prendras le pouvoir mais ce sera pour faire régner l'ordre et la paix, la justice et la bonté. Nous en aurons fini avec cette époque de viols et de destructions. Nous aurons le bonheur. Tu seras un bienfaiteur de l'humanité !

L'homme (tenté malgré lui) : On ne peut plus refaire le bonheur de l'humanité. Il est trop tard pour le bonheur de l'humanité !

La femme : Il n'est jamais trop tard ! Pourvu qu'on ait la foi et qu'ai ait assez d'énergie !

L'homme : Mais ceux qui ne me croiront pas... qui n'auront pas confiance... ceux qui critiqueront, qui me combattront ! Qui se moqueront de moi, me lanceront des cailloux !

La femme : Ils ont des hôpitaux pour soigner ces gens-là, et des médecins, des infirmiers et des bourreaux ; des médecins bourreaux, des infirmiers bourreaux, et tout ce qu'il faut. (Inspirée) : Non ! Tu feras preuve d'humanité ! Tu feras tuer les opposants, tu ne les feras pas soigner, tu seras bon, tu les traiteras, avec compréhension, tu les feras tuer sans aucun traitement !

L'homme : Je ne peux pas ! Je ne ferais jamais tuer personne ! Ils ont tous le droit de vivre. À l'exception des assassins, qui ne sont plus des personnes, et de tous les criminels en général. Tout le monde a le droit de vivre !

La femme (avec lassitude) : C'est bon. N'en parlons plus. Tu pourrais réussir, devenir quelqu'un ; quelqu'un d'important. Je serais là. Je te guiderais ! Mais tu es paralysé par tes principes, inhibé par des questions de principe. (Avec tendresse) : Ça n'a pas d'importance ; tu es tout de même mon grand chéri ; mon grand paralytique. Tu aurais pu t'élever si haut. T'envoler si loin. Sur les cimes. Sur les hauteurs des sommets de la plaine et des honneurs ;

aux faites des carrières, des montagnes, des arbres les plus beaux. Mais tes pieds de paysan t'ont toujours retenu embourbé à la terre. Tu n'as pas assez de largeur d'esprit, de largeur de vue. Tu as poussé tout en longueur, tu ne peux aller que dans un seul sens. Tu es à sens unique. Tu ne peux aller nulle part. Empêtré de toi-même. Mon pauvre chou ! (Rêvant.) Ça fait si longtemps ! Il y a eu tant de changements. C'est toujours pareil. Rien n'a changé. Toi et Moi. Moi et Toi. On n'a pas beaucoup avancé, après tant d'années d'efforts. Des répétitions, des répétitions et encore des répétitions. On n'a pas fait beaucoup de chemin. (Elle reprend son poste devant la fenêtre.) On a surtout tourné en rond. On croyait qu'on avançait, non, on tournait en rond, autour de soi-même ; c'est le moyen le plus sûr de ne jamais rien rencontrer ; mais qu'aurions-nous pu faire de plus ? Le Monde s'arrête ici ! (Désignant le volet) : Notre monde va jusqu'à ce volet. Après... l'inconnu ! Le mystère ! Rien... des bruits ! Allez construire une réalité autour de quelques bruits ! Et encore, quels bruits ! Leurs effarants bruits d'outre-tombe !

L'homme (avec sévérité) : Allons ! Reviens près de moi ! (La femme quitte sa fenêtre, fait quelques pas vers l'homme.)

L'homme (haussant les épaules) : Et pour commercer, il n'y a pas de tombes !

La femme : Il y a des tombes, il y a des cimetières. Tant qu'il y aura des cimetières, il y aura des tombes !

L'homme : Il n'y a plus de cimetières !

La femme : Il y a des cimetières. Les cimetières sont indispensables pour honorer les morts !

L'homme (avec emportement) : Il ne faut pas honorer les morts ! Il est trop tard pour honorer les gens lorsqu'ils sont morts. Ce sont les vivants qu'il faut honorer ! Les morts, désormais, ils les brûlent, et ils font bien.

La femme (vivement) : Tu vois, tu parles comme eux ! Tu leur ressembles, par bien des aspects !

L'homme (criant) : Tu me calomnies ! Tu mens ! Je ne leur ressemble pas ! Jamais je ne leur ressemblerai ! Je suis différent. Je suis formellement différent d'eux !

La femme (criant) : Tu partages leurs haines, tu partages leurs convictions, tu partages leur mépris ! (Très doucement, presque sournoisement) : Et toi aussi, tu es un assassin !

L'homme (sourdemment) : Je ne l'ai pas tué, je ne l'ai pas tué ! Je ne voulais pas le tuer. Il me frappait sur la tête et sur le visage, il me griffait les yeux, il m'injurait ; mais je ne voulais pas le tuer. (Avec force) : Un accident ! C'est une injustice que de me comparer à eux, à cause de ce seul accident !

La femme (retournant à son poste d'observation, comme tirée par un aimant) : Ne te fâche pas. (Elle hausse les épaules.) Je ne dis pas cela dans l'intention de te mettre en colère. Mais c'est stupide de refuser de leur ressembler... un peu ! Si tu voulais accepter de leur ressembler... même pour quelques jours, tu pourrais être sauvé ! Tu pourrais traverser la ville, tu pourrais aller jusqu'aux portes ! Qui sait ? Tu pourrais peut-être même franchir les portes ! Tu serais libre, tu serais sauvé... Et moi avec toi. Tu me prendrais avec toi. Je te guiderais, je te donnerais la main ! Il te suffirait de leur dire : elle est avec moi, elle me guide, je vous réponds d'elle ; et tu pourrais me sauver ! (Allant à l'homme, suppliante et lui prenant les mains) : Comprends, mon chéri, tu pourrais me sauver ! Tu pourrais nous sauver ! Un geste, un petit geste et tu me sauverais !

(Un temps.)

L'homme (haussant les épaules) : Ce n'est pas possible... Je ne saurais pas... Je ne trouverais pas les mots... le ton... le costume, ni le geste ; ils ne me croiront pas.

La femme (prenant du recul, regardant l'homme de la tête aux pieds) : Mon pauvre chou ! Comment pourraient-ils... (Elle est interrompue par un roulement plus violent qu'aucun de ceux qui ont précédé.) C'était plus près !

L'homme : Je ne sais pas ! Plus fort. Mais ce n'était pas plus près ! Peut-être même plus loin. Ils doivent être gênés par un morceau plus dur qui leur résiste. Faire un détour.

(Pendant que l'homme parlait, la femme est retournée à la fenêtre.)

La femme (brusquement) : Laisse-moi, laisse-moi regarder !

L'homme : Non ! Je t'ai déjà dit non ! Combien de milliers de fois devrais-je te répéter non !

La femme (regardant son voilet) : Ils appartiennent à une race monstrueuse. Une race qui n'a pas de sens.

L'homme (doucement, bas) : Une race toujours plus nombreuse !

La femme : Ils prêchent ; ils jugent ; ils condamnent ; et ils démolissent ; sans cesse ; sans relâche ; jamais de trêve ; ils ne prennent jamais de repos ; des démolitions, toujours d'autres démolitions ; à la grenade et à la bombe ; au poignard et au couteau. Ils ne se fatiguent jamais ; ils n'ont pas de nausée ; ils ne vomissent pas ; ils ne sont pas épouvantés, ni par le spectacle des maisons détruites, ni par celui des enfants déchiquetés. Ils n'entendent pas hurler les blessés ; ils ne craignent pas la vengeance des mères devenues folles. Race maudite ! Les actes les plus effroyables ne les font pas reculer ! Ils peuvent déposer une bombe dans une foule compacte de femmes et d'enfants. Ils peuvent voir cela. Ils peuvent avoir fait cela. Et continuer de vivre ! Ils ne se suicident pas. Ils parviennent même à justifier cela ! Ils ont des amis qui les appellent des héros, pour cela ! Ils peuvent continuer de vivre ! Ils peuvent recommencer !

C'est une race avec laquelle il n'est possible d'envisager aucun marchandage. C'est une race qui se situe au-delà de l'innommable, et pour laquelle il n'existe, Dieu merci ! Aucune mesure humaine possible, quelle qu'elle soit !

L'homme : Ils ne sont pas les pires ! Ils ne sont que des outils ! Les malheureux ! Eux aussi se font bien posséder !

On leur a dit ! Venez, venez ! Vos pères et vos maîtres légitimes sont des idiots et des menteurs ! Tout ce qu'ils vous ont appris est entaché d'erreur ! Venez ! Nous allons vous montrer la vérité !

Et ils allaient, confiants, la main dans la main, les yeux grands ouverts, en chantant des chansons folkloriques ; on leur ordonnait, regardez, regardez, ouvrez grands vos deux yeux ! Ils ouvraient, tant qu'ils pouvaient. Alors, on leur enfonçait un grand clou rouillé au milieu de la prunelle, jusqu'au fond de chaque œil ! On leur criait ! Est-ce beau, est-ce assez beau ce que vous voyez ! Mais ils ne pouvaient rien voir. Ils ne pouvaient même pas comprendre.

On les avait trop énervés, et ils avaient trop mal. Et déjà, on leur mettait des faux dans les mains. On les orientait dans la bonne direction ! On leur criait, on leur hurlait des ordres ! Allez et partez en mission ! Allez, droit devant vous et fauchez, fauchez tout ce qui vous opposera une quelconque résistance !

Et ils vont, ivres de folie, de souffrance et de peur, taillant à grands coups de faux leur sanglant chemin parmi les humains épouvantés. Ils fauchent, ils fauchent, invraisemblables faucheurs de néant, sans jamais moissonner, sourds aux cris, sourds aux appels et aux

supplications, insensibles, insensibles à l'épuisement. Ils vont, fauchent jusqu'à la fin du monde et la Résurrection des morts.

Les moins malheureux sont morts d'épuisement ; ou morts fauchés par d'autres qui fauchaient plus vite qu'eux !

Allons, ce n'est pas chez les bourreaux qu'il faut chercher les assassins ! Dieu merci ! Les assassins sont beaucoup moins nombreux que les bourreaux !

La femme : C'est une injustice que de prétendre innocenter les bourreaux ! Les bourreaux demeurent des coupables. Est-ce qu'on aurait eu tous ces crimes, si l'on n'avait eu les bourreaux !

L'homme : Les bourreaux n'ont pas d'importance. Ils sont interchangeables !

La femme : Il faut toujours que tu raisonnes, que tu expliques, que tu comprennes ! Il faut toujours que tu pardonnes !

L'homme (exaspéré) : Il ne s'agit pas de pardon !

La femme (s'approchant de lui) : Il faut toujours que tu sois le même. (Avec tendresse) : Oh, tu n'as pas changé ! Depuis si longtemps ! Tant de discussions ! Nous avons discuté et discuté ! Pied à pied ! Nous n'avons pas avancé d'un pouce ! Toi et moi, moi et toi ! Nous n'étions que deux, cependant ! Nous aurions pu finir par nous mettre d'accord. Nous avons cherché, nous avons cherché, dans toutes les directions. Nous avons lutté sur tous les terrains, avec toutes les armes que nous avons pu imaginer. Mais nous n'avons jamais pu nous mettre d'accord ! Ce n'est pas faute de bonne volonté !

L'homme (songeur) : La vérité n'est pas en nous, mais en dehors de nous !

(Un temps.)

La femme : Qu'en saurions-nous ? (Elle retourne devant la fenêtre.) On ne sait rien ! Pas de radios, pas de journaux ; aucun courrier ! Il n'y a que toi et moi, mon chéri, et personne d'autre !

L'homme (sourdement) : Il y a tous les autres !

La femme (sans l'entendre) : Toi et moi, il ne faut pas se plaindre ; toi et moi, c'est bien suffisant pour faire un monde entier ! Avec un peu de volonté. Et même sans bonne volonté ! Oh ! (Effrayée) : Je me suis tellement ennuyée pendant ton absence ! Tout ce temps si long ! Quelquefois, j'avais peur ! Je craignais qu'il ne te soit arrivé quelque chose, ou que tu sois parti ; que tu m'aies trahie et

abandonnée ; que tu n'aies franchi les murailles sans moi ! Je me suis tellement ennuyée pendant toutes les longues soirées de ces trois ans d'absence !

L'homme : Je ne suis pas parti pendant trois ans !

La femme : Oh ! Presque trois ans ! Quelques jours de plus ou de moins, lorsque tu... Est-ce que tu as eu beaucoup de mal ?

L'homme (avec énervement et lassitude) : Je t'ai déjà raconté cela si souvent !

La femme : Je ne me lasse jamais de cette histoire. Et puis on n'a pas tant de choses à raconter !

L'homme : Je n'aime pas à en parler, je n'aime pas m'en souvenir !

La femme : Tu as trop d'humilité mon chéri ! Moi, j'aime penser à tous ces combats ! Je t'imagine luttant... je t'imagine au moment de la victoire, le pied sur sa poitrine, la main levée prête à frapper, fier et farouche !

L'homme (avec exaspération) : Ce n'est pas ainsi que cela s'est passé ! (Avec tristesse) : Si tu savais ! Il n'y a pas de quoi se vanter ! Tous les combats sont tristes et il n'y a pas de victoires ! Seuls ceux qui n'ont pas combattu peuvent fêter les victoires. Mais ceux qui ont combattu savent bien qu'il n'y a rien à fêter ! Tu ne sais pas de quoi tu parles !

La femme : Tu es un triste, un aigri, tu es un raisonneur ! Tu ne t'enthousiasmes pas ! Il y a toujours quelque chose qui n'est pas bien, qui ne va pas bien ! Il faut toujours que tu aies des raisons de te chagriner ! La vie est impossible avec toi, à la fin ! On n'a pas idée d'un homme si chagrin ! (Avec tendresse) : Enfin, mon cher grognon ! Il faut bien te prendre comme tu es ! C'est encore bien pire quand tu n'es pas là ! Mon formidable dadais ! C'est égal ! Si je te laissais faire, tu achèverais de tout détruire ! Les femmes sont les plus raisonnables ! Et vous demandiez l'égalité ! Encore une chance que vous ne l'ayez pas obtenue. Les femmes sont les plus nécessaires. Papa disait : Tant qu'il y aura des femmes, il y aura de la soupe ! Il n'y a plus de soupe, mais il y a encore quelques femmes... quelques-unes par-ci par-là... enfouies dans les combles, cachées dans les caves, ou comme moi, dans les greniers. Les Femmes sont les bienfaitrices de l'humanité. En quelque sorte, quoique ça n'ait plus aucun sens. Comme le reste. Et en attendant ! N'est-ce pas, c'est dans le présent qu'il faut vivre ! Le futur est à tout jamais perdu pour tout le monde, inutile d'en parler. Je ne m'en fais

pas. On trouve toujours plus malheureux que soi, on trouve toujours quelqu'un dont on peut se moquer, si l'on veut bien chercher !

(Tout en parlant, la femme s'est très doucement rapprochée de la fenêtre ; a tendu la main vers la poignée ; lentement, inexorablement, elle commençait de tourner !)

L'homme (avec sévérité) : Non !

(La Femme interrompant son geste ; résignée, se rapproche de la table.)

L'homme (doucement) : Mon petit enfant, tu sais bien qu'il ne faut pas ! Je comprends que tu aies soif de fraîcheur, d'air pur... cette chambre sent le malade et le renfermé... tu es jeune et jolie... il ne faut pas ! C'est trop dangereux ! Tu ne veux pas, n'est-ce pas, qu'il arrive des malheurs encore plus grands ?

La femme (avec égarement) : Cette chambre est si petite... Il se passe tant de choses là dehors... je suis malade... malade, à force de ne pas savoir...

L'homme (tendant sa main vers la femme) : Mon petit enfant... viens... viens... Tu sais bien qu'il ne faut pas savoir ! Ça te fera du mal ! Viens... viens, donne-moi ta main ! Il y a si longtemps qu'il n'y a que toi et moi ! C'est un passé qu'on ne peut pas renier ! Nous avons caché tant de choses ensemble ! Est-ce qu'il y a encore apparence de bon sens en dehors de nous ! Donne-moi ta main ! (La femme prend la main de l'homme.) Ta main ! Cette main-là me suffit à moi ! Elle me guide dans ma nuit ! Elle me peuple mon univers ! Oh, mon amie ! Il faut se protéger contre eux ! Il faut se garder contre eux. Quand ils sauront que nous existons, ils nous empêcheront d'exister.

La femme (tendant la main vers l'homme, mais sans se rapprocher de lui) : Tu crois que nous sommes... des... des amoureux ?

L'homme (avec hésitation) : Je ne sais pas... je ne me souviens pas de ce mot-là... je crois qu'ils l'ont interdit. Ils l'ont écrit sur les pages rouges... plutôt des complices.

La femme (vivement) : Nous sommes des amoureux ! Les amoureux sont seuls au monde !

L'homme (sourdement) : Les complices aussi. On ne peut pas savoir.

La femme : Des complices ! C'est mieux ?

L'homme : C'est selon. Peut-être... ça a plus de réalité. (Un temps.)

La femme : Bon. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

L'homme : En nouveautés ? En répétitions ?

La femme : Nouveautés !

L'homme : Je ne sais pas. Je crois qu'on a fait le tour. Il n'y a plus rien, sans doute. Tout est usé, jusqu'à l'os.

La femme : Tu ne trouveras plus rien ?

L'homme : Non. Il faut se résigner. On croit qu'on le pourra. On croit faire du neuf, on s'exalte, on s'emporte. Va te faire voir ! On ne fait que se répéter. Encore et toujours !

La femme : Ce n'est pas gai !

L'homme : Nous avons tout essayé. Mais il reste les répétitions !

La femme : Oh non ! J'en ai assez des répétitions ! Nous les avons toutes refaites, des centaines et des centaines de fois !

L'homme : Il faut bien s'occuper. Il faut bien vivre. En attendant.

La femme (vivement) : Tu appelles ça vivre ? (Se reprenant, très gentiment) : Oh, mon chéri ! Je ne voulais pas te faire de la peine, pardonne-moi ! (Petite fille résignée) : Je suis d'accord ! Je suis d'accord pour les répétitions ? Il faut bien tuer le temps ! On tue ce qu'on peut tuer !... Quel rôle ? Qu'allons-nous jouer ?

L'homme : À qui on est ?

La femme : Encore !

L'homme : Mais oui, il le faut bien !

La femme : Je veux dire tout de suite ? Sans transition ?

L'homme : De but en blanc !

La femme : Pourquoi ?

L'homme : On sera peut-être surpris ! Nous aurons une illumination ! Nous finirons par le découvrir ?

La femme : Qui nous sommes ?

L'homme : Justement !

La femme (hésitante) Tu ne crois pas... que c'est dangereux ?

L'homme : Pas plus que le reste !

La femme : Bon ! Soit.

(L'homme reste assis, très droit. La Femme vient se mettre sur sa gauche, un peu en avant de lui ; elle récitera tout ce qui suit en se tenant très droite, face au public.)

La femme : Voilà. Qui sommes-nous ? Qui suis-je ? Non ! Commence toi !

L'homme : Non, toi !

La femme : Non toi !

L'homme : Non, toi !

La femme : Non, toi !

L'homme : Toi !

La femme : Toi !

L'homme : Toi !

La femme (vaincue) : Soit ! (Sur le ton de la récitation) : Quand j'étais petite Fille, ma maman venait me chercher à la sortie de l'école. C'était une école de religieuses. Maman était très jolie et elle portait un fichu rose dans ses cheveux noirs. Les hommes se retournaient sur son passage, les femmes lui jetaient des regards sombres. Quand nous étions au passage clouté, le gendarme faisait arrêter toutes les voitures, pour nous laisser passer. Nous passions comme si nous étions deux reines, moi la petite, et maman la grande. Le gendarme souriait tendrement à maman, puis maman disait que ce n'était pas vrai, à cause de papa ; quand j'ai eu treize ans...

L'homme (glacial) : Non ! Tu sais bien que tout cela n'est pas vrai !

La femme (vivement) : C'est vrai et ce n'est pas vrai ! On ne peut pas dire non plus que ce n'est pas vrai du tout !

L'homme : Tu prends trop de détours. Nous n'en finirons pas, nous nous perdrons si tu prends tant de détours ! Il faut aller plus droit !

La femme (résignée, récitant) : À dix-huit ans, j'ai voulu devenir infirmière. Je me suis inscrite dans une école d'infirmières. Je voulais soigner les enfants et les vieillards. Surtout les enfants, mais aussi les vieillards. Je voulais me dévouer pour une grande...

L'homme (l'interrompant) : Qu'importent ces détours ! Plus vite ! Plus vite !

La femme (parlant légèrement plus haut et plus vite) : Il avait de longues mains brunes, et une voix très basse, profonde comme ses yeux. Il me faisait des promesses que je n'écoutais pas, je n'avais pas besoin de l'écouter pour le croire, il était même inutile qu'il me parle, je lui avais tout donné avant même qu'il ne me demande rien ; il m'a dit : viens et suis moi ! J'ai tout quitté pour le suivre ; j'ai fracturé la porte de la maison et j'ai brisé le cœur de ma mère ; mon père voulait me retenir par mon tablier, je lui ai lancé le tisonnier au visage, et je suis partie en courant, pour ne pas savoir si je l'avais tué. Il marchait très vite, il marchait tout le temps, il ne fatiguait jamais. Il ne s'occupait jamais de moi. Quelquefois, je m'arrêtais sur le bord du chemin, et je pleurais de désespoir. Alors, il se moquait de moi, et il me disait que je n'avais pas de cœur.

L'homme (l'interrompant) : Plus vite ! Plus vite !

La femme (sur un ton encore plus élevé, et très vite) : Je suis tombée sur les mains et j'ai eu les genoux et les pointes des seins écorchés, ainsi que les lèvres et les gencives. Je marchais sur les mains, je pleurais dans une vallée de larmes, je demandais grâce. Ils riaient, ils s'amusait à écraser mes doigts avec les talons de leurs bottes, ils n'avaient jamais pitié ! Ils voulaient que je parle, mais j'ai refusé de parler, ils voulaient que j'avoue, je n'ai rien avoué, ils voulaient que je dénonce les autres, je n'ai dénoncé personne, personne, personne, pas même maman, qui était pourtant la plus coupable, tellement coupable, c'est une honte ! Je suis une pauvre femme, écorchée par la vie, écorchée vive par l'écorchement de la vie ; j'ai été brutalisée, j'ai été abandonnée !

L'homme (pressant) : Plus vite ! Plus vite ! Regarde en toi, tourne-toi, regarde en toi !

(Tout en parlant, l'homme, comme envahi par l'émotion, s'est levé ; il est venu se placer en avant de la table.)

La femme (hagarde, les yeux levés, la voix lointaine et oppressée) : Je ne veux pas, je suis arrivée au bord, je vais tomber !

L'homme (avec violence) : Tombe ! Tombe ! Tombe s'il le faut !

La femme (voix plus faible) Non ! Je ne veux pas ! Ça me rend malade, trop malade... On n'a pas le droit d'exiger cela de moi... Je serai malade, malade, si malade...

L'homme (toujours plus pressant) : Tombe ! Tombe ! Jusqu'au fond !

La femme (défaillante, voix exsangue) : Glisser... Glisser... au fond de la caverne... Maman pleurera... pleurera sa petite fille.

L'homme : Cesse de gémir ! Tu n'as jamais eu de mère !

La femme (avec un faible sursaut) : J'ai eu une maman ! Toutes les petites filles ont une maman.

L'homme (avec violence) : Une mère indigne. Ce n'était pas une mère ! Tu n'as ni père, ni mère ! Je t'ai tenu lieu de père et de mère !

La femme : Mon papa ! Ne me demande pas des choses impossibles ! Aie pitié, aie pitié, aie pitié de ta petite fille !

L'homme : Oui, mon enfant ! J'ai pitié ! J'ai pitié de toi !

La femme : La vie m'a blessée, m'a écorchée. J'ai besoin qu'on me défende, qu'on me protège !

L'homme : Je te défends, mon petit, je te défends !

La femme : Il ne faut pas me demander des choses impossibles ; Papa, ne me demande pas des choses impossibles !

L'homme : Il le faut mon enfant ! Je le dois ! Tous les pères sont obligés de sacrifier leurs fils !

La femme (hagarde, égarée) : Leur fils peut-être, mais pas leur fille ! Papa, je glisse, je glisse... retiens-moi, je vais glisser !

L'homme (avec fermeté) : Tu ne glisseras pas, je te retiendrai ! Regarde autour de toi, et ne crains pas de glisser !

La femme : Je regarde ! Mon papa, retiens-moi ! Je regarde ! C'est terrible, c'est pire !

L'homme : Tu es déjà venue ! Mon enfant, souviens-toi, tu es déjà venue !

La femme : C'est pire ! Mille fois pire ! Pire que jamais ! Mille visages, mille fards, mille rictus !

L'homme (avec beaucoup de tendresse) : Mon bébé ! Ne te laisse pas distraire ! Va jusqu'en bas ! Remonte à la source !

La femme : Mille visages ; mille femmes ; blondes, brunes, rousses. Pas vraiment rousses ; fausses rousses !

L'homme (avec plus de force) : Plus vite ! Plus vite !

La femme (avec frénésie) : Je glisse, je glisse ! Ah, maintenant tant pis ! Je glisse trop vite ! J'en suis aux potences ; aux croix ; il y a des femmes sous les croix, pour prier et pour pleurer... Non, elles ne pleurent plus ; leurs yeux sont secs et vides, et elles se moquent de moi, elles me font des grimaces et des singeries !

L'homme : Ne traîne pas en route, plus vite, plus vite !

La femme : Je glisse ; j'en suis à la source maintenant. Sources ; ossements... cailloux blancs... une femme... près de la source... sans la cruche... attendue... boire... boire l'eau de la source... tarie, source tarie... pleure la femme... taries les pleurs... Il n'y a rien à la source (avec effarement) et la femme ricane ! Elle ricane en me montrant du doigt ! (Criant) : Ce n'est pas une main ! Ce n'est pas une femme, c'est un squelette ! C'est un squelette qui me regarde en ricanant, sous ses vêtements de femme !

L'homme : C'est bon ! Viens, viens maintenant ! Il se fait tard ! Il est temps de remonter !

La femme (criant, sans bouger de sa place) : Non ! Non ! Ne viens pas ici ! Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! Sale spectre ! Ne me touche pas ! Je te déteste !

L'homme (criant) : Remonte ! Remonte !

La femme (suppliante) : Mon papa ! Elle veut me prendre dans ses bras ! Remonte-moi, remonte-moi vite !

L'homme (pris de peur) : Viens, viens... tu es lourde... si lourde... Il faut que tu m'aides ! Je ne pourrais jamais réussir, si tu ne m'aides pas !

La femme (faiblement) : Je suis faible, si faible... si faible...

L'homme (avec fureur) : Mais non, tu n'es pas faible ! Remue-toi, voyons ! Il ne faut pas se laisser aller ! Aide-moi, prends ma main, lutte, lutte ! (Il tend sa main vers la femme. La Femme lui tend la main à son tour, mais sans le regarder. Les deux mains se cherchent, tournent l'une autour de l'autre, mais ne se rencontreront pas !)

La femme : Je te donne ma main !... Je n'ai plus de main... je suis tarie, tarie...

L'homme : Lutte ! Lutte ! Oh, je suis mal assuré. La terre glisse sous mes pieds, je glisse... je glisse à mon tour... Ah !... (Soudain calme et glacial) : Je suis tombé !

(Cette chute fait sortir la femme de son état d'égarement, elle se tourne vers l'homme, et prononce, avec remord) :

La femme : Mon pauvre chéri ! Qu'allons-nous devenir à présent !

L'homme : Je ne sais pas.

La femme (regardant autour d'elle) : Et rien n'a changé ! Tout est pareil ! Tout ce chemin, tant de chemin ! Nous n'avons pas avancé d'un pas ! (Allant tout près de l'homme) : Mon chéri ! Est-ce que tu as peur !

L'homme (calmement) Tellement peur... à ne plus pouvoir penser

La femme : Comment tout cela a-t-il été possible !

L'homme : Je ne sais pas ! Je ne prenais pas garde !

La femme : C'est ainsi que les accidents surviennent... !

L'homme (tendant ses mains vers la femme) : Je te demande pardon !

La femme (gentiment) : C'est à moi de demander pardon ! Je suis la plus coupable ! Je suis l'entraîneuse !

L'homme (soudainement vieilli, affaibli) : J'ai bien mal conduit notre barque, n'est-ce pas ?

La femme : Ça ne fait rien ! Tu as cru bien faire ! Tu as voulu bien faire !... Et maintenant, que va-t-il arriver ?

L'homme : Je ne sais pas... je n'ai jamais su ! Maintenant tout peut arriver !

(Un temps. Puis la femme prend la main de l'homme dans ses mains, et lui demande) :

La femme : Et toi, toi, Paul, qui es-tu ?

L'homme (avec lassitude) : Ne m'appelle pas Paul ! Ça me fait de la peine !

La femme : Oh ! C'est vrai ! J'oublie tout le temps ! Comment t'appelles-tu à présent ?

L'homme : Marcel. (Montrant ses yeux) : Après l'accident, ils m'ont appelé Marcel.

La femme : Marcel ! (Lui cherchant la main) Marcel ! C'est un joli prénom !

L'homme : Non, j'aimais mieux Paul !

La femme : Paul, Marcel !... Ça ne fait pas une grande différence...
(Lui reprenant la main) : Tu seras toujours mon Paul à moi !

L'homme : Marcel, Marcel ! Quand tu dis Paul, ça me rappelle le passé, et ça me fait de la peine !

La femme (lui lâchant la main, faisant quelques pas) : Oui, oui, Marcel !... (Puis revenant, lui reprenant la main) : Mon petit Marcel, qui, qui es-tu ?

(Elle lui lâche la main.)

L'homme : Est-ce que je sais ? Des histoires, des histoires, à n'en plus finir ! Vraies ou inventées ? Inventées ou vraies ? Ils n'ont jamais voulu me dire la vérité !

La femme : Et pour toi, la source !

L'homme : Aucune source connue !

(Un temps.)

La femme : S'il te plaît ! Marcel ! Maintenant... Donne-moi la permission... d'entrouvrir le volet !

L'homme (avec lassitude) : Fais-ce que tu veux... le salut peut aussi bien venir par la fenêtre !

La femme (avec gaité) : Une fente... toute petite... imperceptible... Personne ne se doutera que nous existons ! Après tout ce temps ! Ce sera une si formidable distraction ! (Avec enthousiasme, elle court vers la fenêtre, l'ouvre, entrouvre le volet. L'Homme reste immobile, face au public, debout, en avant de la scène)

La femme (l'œil collé au volet) : C'est joli... si joli ! Oh, comme c'est joli (à l'homme). Il y a de la lumière solaire. (Revenant à son volet) : C'est si joli, la lumière solaire !

L'homme : Prends garde ! C'est sans doute un faux-jour ! Tu seras aveuglée !

La femme (avec enthousiasme) : Je ne suis pas aveuglée ! Je vois ! Je vois de mieux en mieux !

L'homme : Prends garde à tes yeux ! Ils voudront te crever les yeux ! Ils voudront t'empêcher de parler !

La femme (avec enthousiasme) : Des contours, des formes ! Des mains, des murs, des maisons ! C'est merveilleux le jour ! (Battant

des mains) : Si merveilleux le jour ! Il y a si longtemps qu'on avait plus de jour !

L'homme (au public) : Je n'ai pas d'opinion !

La femme (avec enthousiasme) : C'est si beau, c'est si beau. Je vois de mieux en mieux ; le flou se disperse en vérité ! (Avec un début d'inquiétude) : Je vois bien maintenant. Des contours et des formes ; des toitures et des mains ; je vois les grandes lignes et les détails !

L'homme (au public) : Je ne prends pas parti !

La femme (horreur grandissante) : Je vois parfaitement maintenant ; je suis incommodée ; Ce n'est pas beau à voir, la ville est à moitié démolie. Et celles des maisons qui sont encore debout sont lézardées, déchirées de fissures, laides comme les ruines.

L'homme (au public) : Je reste immobile et méfiant. Je ne fais aucun geste.

La femme : C'est laid. C'est effrayant et laid ! C'est une honte ! Le gouvernement devrait faire quelque chose !

L'homme (au public) : Le gouvernement ! Il a déjà bien assez à faire avec les élections !

La femme : Des pans entiers de maisons s'écroulent ! Ils restent comme suspendus au-dessus de leur chute ! Ça pourrait aussi bien tenir comme cela ! Non ! Ils commencent, ils commencent à peine, et c'est irrémédiable ! Partout des chutes...

L'homme (froideur) : Il ne restera pas pierre sur pierre, la ville entière sera détruite ! Tout le pays sera brûlé, tous les pays brûleront, les continents redeviendront des déserts !

La femme (sans l'entendre) : Toute la ville est ébranlée... partout le pays brûle. Je ne vois d'ici à l'horizon que contrées ravagées et continents détruits !

L'homme (au public) : On ne sait jusqu'où s'étend leur puissance ! Elle a fait le tour de la terre habitée et inhabitée !

La femme (épouvantée) : Si j'en avais le temps, je pleurerais ; mais je n'ai plus le temps, il y a trop de... de femmes, des grappes de femmes et d'enfants s'agrippent aux gouttières, aux toitures... Les visages sont déformés par des cris désespérés. On n'entend pas, mais on les voit hurler !

L'homme (au public) : Ils crient toujours en ce dernier moment ; ils ne peuvent pas s'en empêcher.

La femme : Je vois, je vois la petite fille... Elle a glissé par-dessous la gouttière... Sa maman la retient encore un peu par le bout de son tablier rouge... Elle la retient par-dessus la rue, la barricade et les pavés ! Je vois... je vois...

L'homme (au public) : Je suis indigné !

La femme (regardant) : Les voilà ! Cette fois, je les vois, je les vois !... Je les vois pour la première fois comme ils sont depuis toujours... Ils courent... Ils ont de petites jambes qui se déplacent à grande vitesse... Ils sont en foule... en horde... en meute... en colonie... ce sont eux !

L'homme (à la femme, avec émotion) : Qui ? Qui vois-tu ?

La femme : Ils sont petits... Ils ne sont pas du tout grands, comme nous avions cru qu'ils seraient... non, petits, très petits !

L'homme (à la femme, avec émotion) : La couleur... la couleur... témoignage de la couleur !

La femme : Ils sont petits, comme des rats... des guêpes... des cafards... Ils sont nombreux... Ils recouvrent les rues, ils inondent les places, ils escaladent les barricades, ils envahissent le monde, il en vient de tous les côtés à la fois... verts... Ils sont entièrement verts ; peau, visage, vêtement... tout est vert !

L'homme (au public) : Verts ! Ce sont eux ! Elle dit qu'ils sont verts !

La femme : courent, creusent, frappent... avec leurs mains, avec des marteaux et des machines... Ils creusent, ils minent, ils sondent... Quand la maison s'écroule, ils s'éparpillent par milliers ! Ils sont des centaines, ils sont des milliers, ils sont anonymes ! Maison après maison, monument après monument, ils détruisent tout ! Scientifiquement, rigoureusement, méthodiquement ! Ennuyusement, comme on fait son devoir !

L'homme (au public) : Je les reconnais ; leur image est gravée dans ma mémoire ; ils sont le dernier spectacle vivant qu'aient contemplé mes yeux !

La femme : Maison après maison, édifice après édifice !... Ils en sont à l'église à présent ! Les voilà tous à s'acharner autour de l'église.

L'homme : L'église ? Je croyais qu'elle avait été dissoute ?

La femme : Ils s'acharment sur ses ruines. Ils ont bien de la peine, l'église était en bonne pierre ! Ah voilà, Monsieur le Curé et Messieurs les vicaires de la paroisse ! Monsieur le Curé n'a pas l'air content. Il crie, son visage est rouge ! Monsieur le Curé ne veut pas qu'on démolisse... Mon chéri ! C'est effrayant ! Monsieur le Curé se trompe, les vicaires se trompent ! Ils ont rejoint les petits hommes verts, ils les serrent dans leurs bras, ils les baisent sur la bouche, ils les aident ! Ils les aident ! Mon chéri ! Monsieur le Curé, Messieurs les vicaires démolissent leur propre Église... Monsieur le Curé devient vert, les vicaires verdissent... Ça y est, ils sont entièrement verts ! On ne les distingue pas des autres... Ils ont fondu en eux ! Oh, la besogne avance vite maintenant ! On ne perd pas de temps, les pierres sont dispersées, les vitraux sont éparpillés, c'est de la besogne bien faite... Ils en sont à brûler les bancs, les confessionnaux et le crucifix... voilà, la place est nette... il n'y a plus d'église !

L'homme (au public, menaçant) : Ne jugez pas ! Ou vous serez jugés ! (À la femme) : Où vont-ils ?

La femme : La Mairie, ils cernent la mairie ! Ils en organisent le siège, ils lancent des offensives ! À quoi bon ! Il n'y a personne pour défendre la mairie ! La mairie vacille, la mairie chancelle... la mairie s'écroule !

L'homme (au public) : Ils n'ont aucunement besoin d'une mairie ! (À la femme) : Que font-ils ? Que font-ils ? Témoigne de ce qu'ils font !

La femme : L'hôpital, ils détruisent l'hôpital. Le conservatoire, ils ont détruit le conservatoire... Ils dynamitent l'Université... ils sabotent l'institut... oh ! Ils s'en prennent aux livres ! Voilà qu'ils s'en prennent aux livres ! Ils arrachent leurs couvertures, ils déchirent les feuilles, ils découpent les images ! Ils brisent les chapitres, mettent les phrases en lambeaux informes ! Les mots ! Ils s'en prennent aux mots ! Les mots volent en éclats, brisés dans les siècles des siècles !

L'homme : Quel est ce bruit de plus en plus pressant ? On dirait une fanfare rassemblée, juste avant de jouer, quand chacun des musiciens, pour se distraire, et par distraction, joue sans y penser, les notes de son choix. (Parlant toujours plus fort comme s'il voulait couvrir un bruit que nous n'entendons pas) : Quel est cet effroyable bruit d'avant concert ! Est-ce que la musique est devenue folle ? N'y aura-t-il aucun chef d'orchestre pour mettre de l'ordre à cela ? (Criant à la femme) : Qu'est-ce que ce bruit assourdissant ?

La femme (criant à l'homme) : Nous allons devenir sourds... ce sont les notes qui s'échappent du conservatoire brisé ! (Se bouchant les oreilles) : Quelle cacophonie insupportable ! Nous allons devenir sourds !

L'homme (criant à la femme, et se bouchant les oreilles à son tour) : Est-ce qu'il y a des trompettes ? Témoigne ! Dis-leur s'il y a des trompettes, et si c'est la fin du monde !

La femme (criant à l'homme) : Parle plus fort ! Comment veux-tu que je puisse t'entendre, avec tout ce bruit !

L'homme (criant à la femme) : Ferme le volet, ferme la fenêtre, ou nous serons étouffés !

La femme (même jeu) : Qu'est-ce que tu dis ? Je n'entends pas ce que tu dis !

L'homme (même jeu) : Je ne peux pas ! C'est formellement défendu !

La femme (hurlant) : Articule ! Ar-ti-cu-le !

L'homme (hurlant) : En ce moment ! Ce n'est pas possible ! Tu es dégoûtante ! Dé-goû-tan-te !

(L'homme se dirige à tâtons vers la fenêtre ; avec autorité, il ferme le volet, puis la fenêtre.)

La femme (comme très soulagée) : Oh ! Bravo ! Mon chéri ! Quelle merveilleuse idée tu as eue. Et dire que je n'y ai pas pensé ! J'ai cru que je devenais folle !

L'homme : Conduis-moi jusqu'à ma place ! (La Femme lui prend la main et le guide jusqu'à la chaise. Il s'assied). C'est une chance que le volet soit aussi parfaitement étanche ! Nous voilà entièrement protégés contre ce bruit d'enfer !

La femme (avec reconnaissance) : Oui mon chéri ! Tu nous as sauvés, une fois encore ! Tu as parfaitement su conduire notre barque ! Comme nous sommes bien ici ! C'est un endroit tellement calme ! Il n'y a rien de bon à attendre du dehors ! Tout est ici ! Tout se passe entre nous ! Toi et moi ! Il n'y a que ça ! Il ne faut pas chercher autre chose ! Il ne faut plus chercher ailleurs ! (Mélancolique) : Toi et moi ! Il faut bien s'en contenter ! Il n'y a rien d'autre ! Tout notre univers est ici entre ces murs ! Il faut bien s'y résoudre ! De l'extérieur, il ne faut plus espérer aucun secours ! (Bravement) : Tant que ça dure ! Nous sommes bien ici ! Au frais !

Nous avons tout ce qu'il faut pour être heureux ! C'est un endroit si merveilleusement calme. (À l'homme) : Surtout depuis que tu as tué le voisin !

L'homme (avec force) : Non ! Je n'ai jamais tué personne. Je ne suis pas un assassin, moi ! (Plus doucement) : Il ne faut surtout pas que je sois un assassin... (Froidement avec un geste vers le centre de la pièce) : C'est le fauteuil ! Le fauteuil lui a sauté au visage. Aussitôt qu'il l'a reconnu. Je n'ai rien pu empêcher !

La femme (regardant le fauteuil avec une crainte et un respect presque religieux) : Mon cher Robert ! J'ai toujours su qu'on pouvait compter sur toi ! Mon cher Robert ! Toi au moins tu ne m'abandonneras pas ! (À l'homme vivement) : Pourquoi ne parlerais-je pas à mon fauteuil ? Un fauteuil qui est capable de tuer est bien capable de comprendre ! (L'homme répond par un haussement d'épaules.)

La femme (avec une grande lassitude) : Et maintenant, qu'allons-nous faire ? Nous avons essayé toutes les possibilités. Nous n'avons pas progressé d'un pas ! Tant d'efforts pour rien ! Tant d'efforts inutiles ! Je suis lasse ! (Soudain, prenant la main de l'homme) : Mon chéri ! Pourquoi est-ce que nous ne nous tuons pas ?

L'homme : On ne peut pas ! On ne peut plus !

La femme : Hier, on pouvait se tuer ! Quand on voulait ! Comme on pouvait !

L'homme : Hier, c'était hier ! Maintenant c'est trop tard... (Se levant, voix sourde) : Écoute... Dehors... Écoute !

(Ils écoutent tous les deux.)

La femme (voix normale) : Il n'y a rien à entendre ! Avec ces volets clos, on ne peut rien entendre !

L'homme (avec un geste de la main, voix basse) : Tais-toi ! Ce n'est pas du côté des volets... ça vient de la porte... Quelque chose... monte... dans l'escalier !

La femme (après avoir écouté, à voix basse, pétrifiée) : Ça monte... lentement !

L'homme (même jeu) : On dirait que ça rampe... grimpe et rampe !...

La femme (même jeu) : Un insecte... un cloporte... une limace... peut-être un voisin nouveau !

L'homme (même jeu) : Ils ne peuvent pas savoir... que l'ancien est mort !

(Un temps, puis l'on entend, très nettement, trois coups frappés à la porte.)

La femme (voix basse) : On a frappé !

L'homme (même jeu) : Mais non !

(Un temps ; toutes les répliques qui suivent seront échangées à voix sourde.)

La femme : C'est peut-être un blessé... qui a besoin de secours...

L'homme : Tes romans ! Toujours tes romans ! C'est une ruse !

La femme (avec entêtement) : ... ou un blessé !

L'homme (Il tend la main, touche la femme, la prend fermement par le bras.) : C'est un espion ! N'ouvrons pas !

La femme (persuasive et suppliante) : Mais si c'est un blessé, nous ne pouvons pas le laisser seul dehors... sans défense !

L'homme (fermement) : N'ouvrons pas ! Si c'est un blessé, il pensera qu'il s'est trompé de porte !

La femme : S'il meurt !

L'homme (durement) : Tant pis pour lui ! (Un temps, ils écoutent.)

La femme : Ça repart !

L'homme (lâchant le bras de la femme) : Ça s'éloigne !

La femme (voix normale) : C'était un blessé !... On entend les « clops » de sa canne, ou de sa jambe de bois !

L'homme (voix normale) : Ce sont des bruits qu'il fait, avec la crosse de son fusil !

(Un temps, ils écoutent.)

La femme : Il a du mal dans l'escalier... Il a du mal avec la rampe !

L'homme : Il n'y a plus de rampe !

La femme : Il a du mal tout de même !... On ne l'entend plus... C'est parti... ailleurs !

L'homme : Ça vaut mieux !

La femme (méditant) : Nous aurions tout de même mieux fait d'ouvrir... pour savoir... nous avons peut-être manqué... une occasion !

L'homme : Une occasion ?

La femme : De salut ! Nous aurions peut-être été sauvés !

L'homme : aucune chance !

La femme : On ne sait rien ! Est-ce que nous sommes avant ou après la mort ? Même cela qui pourtant est essentiel, on ne nous le dit pas... je m'ennuie... je m'ennuie... tellement ! (À l'homme) : Propose... Propose un jeu !

L'homme : Viens !

La femme : Oui ! Moi aussi j'y pensais ! Depuis quand, toi ?

L'homme (récitant) : Depuis : Mon cher Robert, j'ai toujours su qu'on pouvait compter sur toi !

La femme (riant) : J'y ai pensé avant toi ! Depuis (récitant) : Oui, mon chéri, tu nous as sauvés, une fois encore ! Tu as parfaitement su conduire notre barque !

L'homme (riant) : Je n'osais pas t'en parler ! Je pensais : n'en parle pas, ça la fâchera !

(Ils rient gaiement tous deux, se forçant à peine.)

La femme (sérieusement) : Ça me fâche... un peu ! On ne peut pas en ce moment. Pendant qu'il y a tant de gens qui meurent... et tout ce qui se passe !

L'homme (avec ferveur) : Il sera trop tard... certainement... si nous attendons ! Et puis... il n'y a plus rien d'autre !

La femme (hésitant) : Il fait si froid ! Je ne peux pas me déshabiller

L'homme : On n'est pas obligé de se déshabiller... !

La femme : Ce sera moins... beau !

L'homme : Nous serons heureux... peut-être... une fois de plus, une fois encore... une dernière fois ! Nous volerons un peu de joie... qu'ils ne pourront jamais nous reprendre !

(La Femme vient se placer à l'avant gauche de la scène, à la même hauteur que l'homme. Pendant toutes les prochaines répliques, les

deux personnages restent comme figés, face au public : ils se parleront sans détourner la tête.)

La femme : Je veux bien ! Mais ! Si quelqu'un venait,

L'homme (passionnément) : Viens... viens vite... maintenant... tant que nous restons seuls !

La femme : Non ! Ne sois pas brutal ! Ne sois pas si violent ! Je veux que tu sois doux. Je veux que tu t'amuses et que tu joues avec moi.

L'homme (avec ferveur) : Je m'amuse et je joue avec toi !

La femme : Joue, joue encore ! Caresse ma nuque, caresse mes reins, caresse mes seins !

L'homme : Je te caresse, mains et pieds ! Je te caresse le visage ! Je te caresse jambes et ventre !

La femme : C'est bien... C'est bien comme cela ! Caresse, caresse encore ! Ce sont de bons endroits à caresser !

L'homme : Je te caresse... je te caresse... je te caresserais jusqu'à la fin du monde ! Mais toi, toi tu ne t'occupes pas de moi !

La femme : Si, si ! Je te caresse ! Tu ne fais pas attention ! Je te caresse aussi bien que je peux ! Oh viens... viens... sois doux ! Joue, joue avec moi ! J'aime tes caresses, j'aime tellement que tu sois là. Jouons, jouons ensemble ! Mets tes doigts sur mes doigts, tes jambes contre mes jambes, tes paupières à toucher mes paupières... et gardons les yeux grands ouverts ! Mélange mes cheveux... embrasse-moi le front ! Caresse, caresse encore, mains, ventre !

L'homme : Je te caresse, mains, ventre !

La femme : Jambes, nuque !

L'homme : Ventre, jambes, nuque, reins, cheveux !

La femme : Nuque, genoux, doigts, cou !

L'homme : Aine, tendons, seins, peau !

La femme : Bouche, dents, langue, lèvres !

L'homme : Jambes, ventre, seins !

La femme : Nuque, dos, omoplates, dos, vertèbres, fesses...

L'homme : Jambes, ventre...

La femme : Pieds, jambes, genoux, cuisses...

L'homme : Seins

La femme : Hanches, aine, ventre, nombril !

L'homme : Seins, seins ! Seins !

La femme : Cils, pommettes, sourcils, seins !

L'homme : Jambes, ventre, seins !

La femme : Fauve, folle, tendresse !

L'homme : Jambes, ventre... tendre tendresse !

La femme : Tendre tendresse merveilleuse violente !

L'homme : Douce, tendre, tendre tendresse !

La femme : Dérive, vertige, brûlure... certitude de tes bras d'acier !

L'homme : Ventre, douceur, oubli... espérance !...

La femme : Immense tendresse brûlante !

L'homme : Immense, immense tendresse... tendre tendresse...
douceur !

La femme : Tes doigts... et tes yeux... tes doigts et tes yeux !

L'homme : Toi, toi... toi... toi !...

La femme : Toi... toi... toi... toi... Maintenant !...

L'homme : On ne sait pas... on ne sait rien... on ne sait pas quand !

La femme : Maintenant... sois brutal !... Sois violent... Je ne veux pas
que tu sois doux... Je veux que tu sois fort et me tyrannises.

L'homme : Force, brutance... tendresse... force tendresse... qui n'en
finit pas de nous brûler !

(Un temps.)

La femme : C'était bien... je suis fatiguée... tu es lourd ! Écarte-toi, tu
es trop lourd !

(À partir de cette réplique, les personnages rompent leur immobilité.)

La femme (avec gentillesse) : C'était bien... c'était le monde entier...
toi et moi ! Est-ce que tu t'es senti moins seul, mon chéri ?

L'homme : Je me sentais seul... c'est encore pire maintenant ! On reste seul, quoi qu'on fasse... cette fois encore, une fois de plus, une fois pour rien... seul avant, seul après... peut-être seul pendant ! Gros Jean ! Toujours gros Jean ! Le salut n'est pas en nous, mais hors de nous !

La femme : Tu en reviens toujours à tes répétitions (avec enjouement) Et tu n'es guère poli ! (Avec tendresse) : Oh ! Mon chéri ! Tu ne changes guère ! Tu n'as pas changé depuis notre baptême ! Tu es toujours à contretemps ! Cela te rend tellement émouvant ! (Avec ferveur) : Oh, mon chéri ! Est-ce que je pourrais jamais me passer de toi ?

(On entend une nouvelle fois trois coups frappés à la porte.)

La femme (bas) : On a encore frappé !

L'homme (bas) : Je n'ai pas entendu !

La femme (bas) : J'ai bien entendu, trois fois... avec un poing, ou une pierre !

(Un temps.)

L'homme (bas, mais avec une soudaine fermeté) : Tu dois ouvrir.

La femme (effrayée) : Mais non ! Pourquoi ?

L'homme (bas) : On a frappé... trois fois !

La femme (bas) : Je n'ai pas entendu !

L'homme (bas) : J'ai très bien entendu !... Avec un doigt, ou avec un os !

La femme (bas) : Je n'ai rien entendu !

L'homme (bas) : Va voir tout de même !

La femme : À quoi bon ? J'ai trop peur !

L'homme (bas) : Ouvre ! Je te défendrai... avec le fauteuil ! Tu me diras où je devrai frapper !

La femme (fermement) : Je n'ouvrirai pas !

L'homme : Il n'y a aucun danger. C'est un blessé... qui a besoin de notre aide !

La femme : Nous n'avons à aider personne !... C'est peut-être le voisin qui est de retour !

L'homme : Ce n'est pas le voisin ! Je l'avais trop bien tué pour que ce soit lui qui revienne !

La femme : Il y a eu la résurrection des morts ; on ne nous a pas prévenus ! Il veut se venger !

L'homme : On ne pourra plus se venger après la Résurrection des morts ! On ne pourra plus tuer personne !

(Un temps.)

L'homme : On n'entend plus rien !

La femme : On ne sait jamais ! C'est peut-être caché, immobile, derrière la porte !

L'homme : On entendrait respirer !

La femme : Ça ne respire pas ?

L'homme : Ce qui ne respire pas n'existe pas ! Va voir !

(Se décidant brusquement, la femme marche avec énergie jusqu'à la porte ; elle l'ouvre en grand, sort et revient.)

La femme : Rien ! Personne ! Il n'y avait personne !

(Avec soin, elle referme la porte.)

L'homme : Tu as trop attendu ! Nous avons encore manqué une occasion !

La femme : Je n'ai pas trop attendu !

L'homme : On attend toujours trop. Il faut se hâter ! Le temps a de meilleures jambes que nous !

La femme : Alors, il gagnera, de toutes les façons ! C'est injuste ! (Avec égarement) : J'en ai assez, assez ! J'ai toujours été du côté des perdants. (Pleurnichant) : Je suis une pauvre femme, écrasée par la vie, je suis une pauvre femme surmenée... et qui n'a jamais le temps de s'asseoir... quelques instants ! Je suis... à bout de nerfs ! Nous sommes dérangés sans cesse, nous n'avons pas le temps de travailler. On tourne en rond, on piétine, nous n'avancions pas ! N'avons-nous fait aucune espèce de progrès, depuis le commencement ? Tu n'as pas changé, je suis restée la même, nous n'en savons pas plus ! Tant de peines, tant d'efforts inutiles ! On ne peut pas sortir d'ici, on ne peut pas sortir de soi ! On ne sait rien, ni dans ce monde, ni dans l'autre ! Tant de questions sans réponses ! On nous a crevé les yeux, on nous a crevé le cœur, mais on n'a rien

voulu nous dire. (Au public) : Qui sommes-nous ? (Criant) : Qui sommes-nous ?

L'homme (au public) : Elle a raison ! Qui sommes-nous ! On aurait pu nous le dire ! Au moins juste avant de mourir !

La femme (au public) : Qui sommes-nous !

L'homme : Des êtres humains !

La femme : Ça n'a aucun sens !

L'homme : Il en est qui nous reconnaîtront, et d'autres qui nous accuseront de n'avoir pas d'existence ! Il en est qui se reconnaîtront en nous et d'autres qui prêcheront que nous sommes bêtes étrangères... On nous jugera, on nous pèsera... on dira que nous manquons de poids, de conscience, de matière et de réalité... mais nous ! Toi... moi ! Chacun, chaque être, chaque âme, sommes tous condamnés à la même condamnation ! Nous irons, nous lutterons, nous trépasserons... mais nous ne saurons jamais qui nous sommes !

La femme (criant) : Qui sommes-nous ?

L'homme (fort) : Des témoins, des prophètes des acteurs ?

La femme (criant) : Qui sommes-nous ?

L'homme (voix normale) : Des miroirs, des reflets, mots vides !

La femme (à l'homme) : Si nous consultions le dictionnaire ?

L'homme (haussant les épaules) : On ne met pas de personnes dans les dictionnaires !

La femme (à l'homme) : Est-ce que...

L'homme (l'interrompant) : Tais-toi !... Il n'est plus temps de parler ! Quelque chose se crée (écoutant)... quelque chose se grandit... on ne sait pas ce que c'est...

La femme (exaspérée) : Tu dis cela depuis le début !

L'homme : Ça n'a pas cessé d'être la vérité ; quelque chose monte... en nous et autour de nous ! Menace et gronde ! Écoute !

La femme (écoutant) : Je n'entends rien !

L'homme : Il ne faut pas entendre... Il faut éprouver ! Avec le cœur et le ventre ! Le salut est en nous et en dehors de nous ! Nous avons trop longtemps tourné autour de nous-mêmes ; nous n'avons pas

assez regardé, pas assez écouté ; nous avons manqué de foi, d'espérance, et par-dessus le marché, nous avons manqué de charité !

(Nouveaux coups sourds à la porte ; un temps.)

La femme (avec désespoir) : Non !

L'homme (oppressé) : Fais vite !

La femme (bégayant de peur) : Fai... fai... sons les les morts... ils croiront que que ce n'est pas nous et qu'il n'y a personne d'autre !

L'homme (oppressé) : Ouvre vite ! Nous ne sommes pas des saints... à nous on ne fera pas crédit trois fois !

(Un temps.)

L'homme (calme immense) : Alors, je le ferai, moi ! (À tâtons, il se dirige vers la porte ; juste au moment d'ouvrir) : Place-toi derrière le fauteuil ! On ne sait jamais ! (Il écoute l'oreille collée à la porte.) Pauvres bougres ! (Il se retourne encore.) Chantal !

La femme : Oui !

L'homme (hésitant) : Nous avons tout de même été... assez... très bien, n'est-ce pas ?

La femme (avec ferveur) : Oui Paul ! Ça a été la plus belle des vies... que nous pouvions jouer !

L'homme : Adieu Chantal !

La femme : Adieu Paul !

(Enfin, d'un grand geste hardi, il ouvre la porte. Aussitôt la porte ouverte, l'homme recule lentement, comme s'il était repoussé par une foule immense et compacte, qui gagnerait lentement du terrain.)

La femme (effarée, tenant le fauteuil à deux mains) : Qu'est-ce que c'est ! Qu'est-ce que c'est ! Chéri ! Qu'est-ce que c'est ? Remets tout ça dehors ! Nous serons débordés ! Ça rampe... ça grouille... certains n'ont pas de mains, d'autres n'ont pas de pieds, pas de bras... corps déchiquetés, défigurés... des plaques, des croûtes sur la peau... des plaies qu'on n'a jamais soignées... Ça rampe... grouille... ça ne ressemble à rien... chéri ! Flanque tout ça dehors, nous serons envahis, il n'y aura plus de place pour nous !

L'homme (tout en reculant, peu à peu) : Entrez... Entrez, braves gens... entrez... Bien entendu... vous êtes ici chez vous. Entrez ! Ma Femme et moi sommes ravis de vous recevoir !

(L'homme est arrivé à peu près à la hauteur du fauteuil, mais sur la droite. La femme regarde à ses pieds à droite et à gauche, comme si les corps étaient à son niveau. Elle aussi reculera vers l'avant-scène, d'environ un ou deux mètres, tenant le fauteuil entre ses mains.)

La femme (farouchement) : Allez-vous-en ! Partez ! Partez ! Sortez d'ici ! Nous étions les premiers ! Nous y étions avant vous ! Nous sommes ici chez nous ! C'est à nous ! Pouce ! Ça ne compte plus ! On ne joue plus et allez-vous-en ! (Plus doucement) : Comprenez... moi je ne demanderais pas mieux... je comprends, je comprends, n'est-ce pas ! Mais il y a mon mari ! Il est si sévère ! Il n'acceptera pas !

L'homme : Entrez mes amis ! Entrez ; nous ne savons presque rien de vous ! Naturellement ! Nous sommes si mal informés ! Qu'importe ! Vous êtes les bienvenus !

Je suis infirme, voyez-vous ; blessé dans les combats. Vous savez ce que c'est ! Des éclats dans les yeux, et les tympanes crevés ! Ma bonne épouse, que vous voyez ici, me guide dans la nuit, parmi mes ténébres.

La femme (essayant de repousser les corps avec les pieds) : Partez... partez ! Ma moquette... ma moquette... ne voyez-vous pas ? Vous saignez sur ma moquette ! A-t-on l'idée d'entrer chez les gens avec pareilles plaies !... On s'essuie au moins les plaies avant d'entrer !... Quel envahissement ! On n'est plus chez soi ! Allons ! Dehors ! (Donnant des coups de pieds) : Dehors ! Dehors ! (Elle crie.) Aie ! Aie ! (Avec une stupeur horrifiée) : Ca... ça m'a mordu ! (Pleurnichant) : Je suis une pauvre femme trop bonne ! Ils le savent, ils en abusent ! On leur donne le doigt, ils vous mangent le bras ! (Se réfugiant sur le fauteuil) : Ils me mordent, ils me mordent... tous, ils me mordent !... Ils veulent me dévorer, et ils me mordent ! (Désespérée et avec de grands gestes) : Et il en vient toujours ! Il en vient toujours d'autres ! Par la porte, par la fenêtre ! (En effet, le volet s'est soulevé, et la fenêtre s'est ouverte, sous l'action d'une main invisible.) Je ne parlerais pas, je ne dénoncerai personne ! On peut me battre, me torturer, je ne dirai rien ! Je ne dirai rien !

(L'homme est maintenant tout au bord de la scène ; il est plein d'une bonne volonté désespérée et impuissante.)

L'homme : Entrez ! Je ne sais pas qui vous êtes ! Il me paraît que vous êtes très nombreux ; il faudra se serrer ! Nous n'avons pas grand-chose. Nous donnerons ce que nous avons ; nous n'avons jamais refusé notre aide à personne !

La femme : C'est vrai, nous n'avons jamais refusé notre aide à personne ! On pourra vous le dire ! Tout le quartier, vous le dira ! Nous n'avons jamais abandonné personne ! (Criant) : Alors qu'on nous laisse, qu'on nous laisse tranquilles ! (Pleurant) : On n'a rien à nous reprocher ! Nous avons toujours accompli notre devoir, plus que notre devoir ! Qu'on nous laisse au repos ! Nous ne demandons rien à personne !

(L'homme est tout au bord de la scène, prêt à basculer.)

L'homme : Ne me poussez pas, voyons ! Il faut être raisonnables ! Pardon ! Pardon ! Ne criez pas tous en même temps, je ne peux pas distinguer vos voix ! Je ne vous vois pas, je ne vous entends pas, je ne vous comprends pas !

La femme (debout sur le fauteuil) : Jette-les dehors, mon chéri ! Ils te menacent, ils nous menacent. Jette-les dehors, avant qu'il ne soit trop tard !

L'homme (criant, à la femme) : Qui sont-ils, qui sont-ils ? Demandez-leur !

La femme (criant, à l'homme) : Ils disent qu'ils ont soif... qu'ils veulent de l'eau... et qu'on panse leurs plaies !

L'homme (criant à la femme) : Nous n'avons pas d'eau ! Nous n'avons pas d'eau !

La femme (criant vers le milieu de la scène) : Nous n'avons pas d'eau ! Nous n'avons pas d'eau !

L'homme (criant à la femme) : Et pas de pansements ! Dis-leur que nous n'avons pas de pansements !

La femme (criant, vers le milieu de la scène) : Nous n'avons pas de pansements ! Partez, partez ! Nous n'avons ni eau, ni pansements !

L'homme (criant à la femme) : Qui sont-ils ? Qui sont-ils ? Demandez-leur de dire leurs noms !

La femme (criant à l'homme) : Toute la misère de la terre ! C'est une honte ! Toute la misère de la terre qui débouche dans notre chambre ! Il y a des morts de la guerre, il y a des morts de faim, tous les morts de l'injustice ! Et ça se traîne chez nous, rampant, pleurant,

exsangue, et ça vient jusqu'ici, pour revendiquer (avec désespoir) comme si nous y pouvions quelque chose ! Comme si nous étions les coupables !

L'homme (se tordant les mains avec désespoir) : Qui sont-ils ? Qui sont-ils ? Des noms ! Des noms !

La femme (avec passion, vers le milieu de la scène) : Où sont vos bras, où sont vos mains, où sont vos jambes ! Pardon ! (À l'homme) : Ils disent qu'ils ont tout perdu !

L'homme (avec une résolution soudaine) : Ce n'est pas une raison à la fin ! (À la femme) : Crie-leur qu'ils ont à lutter ! Crie-leur de s'organiser ! Crie-leur qu'on va les sauver ! Mais qu'ils doivent y mettre du leur !

La femme (criant, vers le centre de la scène) : Mon mari vous dit de lutter ! Mon mari vous dit de vous organiser ! Allons ! Cessons de geindre ! Debout ! Debout ! Mon mari vous dit qu'il vous sauvera ! Mais il faut faire un effort ! Un effort ! Fainéants ! (À l'homme) : Ils s'organisent ! Ils s'organisent ! Ils ont cru en ta parole ! Ils s'organisent ! Ils se font passer de mains en mains leurs membres éparpillés ! Ils remettent tout ça en place, comme ils peuvent ! (Emerveillée) : C'est une résurrection, Paul, c'est une résurrection ! (Avec colère, vers un point de la scène) : Vous ! Vous ! Vous n'avez pas entendu ! Pourquoi restez-vous là, à ne rien faire ! N'avez-vous pas entendu les ordres !... (Criant à l'homme) : Ce sont les lépreux... Ils disent qu'ils sont les lépreux... (Vers un autre point de la scène) : Vous ! Allons ! Debout ! (À l'homme) : Ils viennent du désert... Ils disent qu'ils ont manqué d'eau... qu'ils sont tous morts ! Les femmes et les enfants d'abord !... Les plus petits, les petits et puis les plus grands ! Et aussi les hommes ! Ils disent que les hommes sont morts, désespérés, après avoir regardé, impuissants et désespérés, mourir de faim et de soif... leurs femmes et tous leurs enfants... Ils disent qu'on n'a rien fait pour eux !... Ils disent que tandis qu'eux mourraient, les riches s'amusaient à se bagarrer entre eux... ou à marcher sur la lune... ils disent qu'ils n'ont rien d'autre à dire !

(À ce moment, l'homme semble bousculé par quelque chose qui s'agrippe à ses jambes ; il se baisse et se relève, comme s'il tenait, dans ses bras, un petit bébé.)

L'homme (criant à la femme) : Qu'est-ce que c'est ? (Plein d'espoir) : Qu'est-ce que c'est ? Est-ce que c'est un bébé ? Est-ce que c'est un bébé ?

La femme (criant vers le milieu de la scène) : Est-ce que c'est un bébé ? Est-ce que c'est un bébé ? (À l'homme) : Non ! Ils disent que ce n'est pas un bébé... Ils disent qu'on a dû le tuer... avant même qu'il ne soit né... pour plaire aux dieux... les dieux réclamaient sa vie... Les dieux « confort » et « égoïsme » (Avec effroi) : Et il y en a des milliers ! Des milliers d'autres dans cette pièce ! (Criant vers un autre endroit de la scène) : Non ! Non ! Ce n'est pas vrai ! (À l'homme) : Ils disent que nous sommes des voleurs ! Ils veulent que nous leur rendions ce que nous leur avons pris !

L'homme (criant à la femme) : Nous ne leur avons rien pris ! Dis-leur que nous leur rendrons tout !

La femme (criant vers le sol) : Nous ne vous avons rien pris ! Nous vous le rendrons !... Nous vous rendrons tout !

L'homme (même jeu) : Nous nous occuperons d'eux ! Nous les soignerons !

La femme (même jeu) : Nous occuperons de vous, nous vous soignerons !

L'homme (même jeu) : Nous les aiderons ! Nous les aiderons !

La femme (même jeu) : Nous vous aiderons, mon mari dit que nous vous aiderons ! (À l'homme) : Ils demandent si tu les sauveras ? Est-ce que tu les sauveras ?

L'homme (avec effroi) : Non ! Non !... Il faut leur dire que non ! C'est impossible. Personne ne le peut !

La femme (à l'homme, criant) : Ils demandent si tu es Saint Jean-Baptiste ? (Vers le sol) : Non, non, il n'est pas Saint Jean Baptiste ! (À l'homme) : Ils demandent si tu es Saint-Paul ! (Vers le sol) : Pardon ?... Mais non ! Non ! Il n'est pas le Christ ; il n'est pas le Christ ! (À l'homme) : Ils disent que tu es le Christ, et que tu vas les sauver ! (Vers le sol) : Il n'est pas le Christ ! (Doucement, comme parlant à des petits enfants) : Mais oui ! Oui ! Il va venir !... Je ne sais pas !... Bientôt... Il viendra demain !... Allons ! Soyez sages !... Il faut dormir... en l'attendant ! Chut ! Chut ! C'est l'heure de dormir ! Il faut que vous dormiez, et que vous soyez sages ! Sinon, il ne viendra pas ! (Désespérée, à l'homme) : Ils sont trop nombreux... ils ont trop souffert !... Je ne peux pas les calmer !

L'homme (tombant à genoux, face au public, portant l'enfant dans ses bras) : Et ce petit être qui ne pleure même pas ! Qui n'a même pas eu le temps d'apprendre à pleurer ! Que faire ! Que faire ! Mon

Dieu ! Ils sont si nombreux ! Que faire ! Le salut n'est pas en nous !
Mon Dieu ! Aidez-moi ! Je suis seul ! Je suis seul ! Je suis
complètement seul !... Même ce petit enfant, je ne peux pas le
sauver !

(La femme descend de son fauteuil vivement, enjambant les corps,
elle rejoint l'homme.)

La femme : Pardon !... Oh... pardon !... Paul ! Paul ! Tu n'es pas
seul !... Je vous ai fait mal !... Je suis là !... Pardonnez-moi !... Je
suis là !... Je suis avec toi !... Je suis ton amie ! Ta compagne ! (Elle
est maintenant tout contre lui ; elle lui prend le bébé des bras.)
Donne-le-moi ! Je sais mieux que toi ce qu'il faut faire ! Là, là, mon
petit !... (À l'homme) : Il nous faudra de l'eau ! (S'adressant au sol,
juste devant ses pieds) : Pardon, Monsieur !

L'homme (à part, désespéré) : Nous ne pourrons rien faire ! Il y a
tellement à faire !

La femme (s'agenouillant vivement) : Mais oui... Mais oui bien sûr...
(Elle pose l'enfant près d'elle...) Voilà, je pose là ce petit
malheureux... Et je suis à vous (Puis, comme si elle prenait un
blessé dans ses bras) : Ce sang sur vos yeux ! (Lui essuyant le
visage avec infiniment de tendresse) : Ce n'est rien ! Est-ce que je
vous fais mal ? Voilà... ce n'est rien ! Ce n'est rien du tout. (À
l'homme) : Paul ! Il me faut de l'eau, Paul ! (Au blessé) : Je vais laver
la plaie ! Vous ne souffrirez plus !

L'homme (avec impuissance) : Voyons ! Mais tu sais bien que nous
n'avons pas d'eau !

La femme (dialoguant avec son blessé) : Mais non !... Je vous dis
que non ! L'œil droit, peut-être... Mais le gauche n'a rien ! (À
l'homme) : Bien sûr nous avons de l'eau ! Il y a de l'eau ! Chez le
voisin ! (Au blessé) : Ne bougez pas ainsi ! Vous vous faites du mal !

L'homme (illuminé) : Mais oui ! C'est vrai ! Chez le voisin ! (Il se fraye
un chemin parmi les corps, les mains tendues en avant à la façon
des aveugles qui cherchent leur chemin.) Pardon !... Pardon...
Pardon...

La femme (criant à l'homme) : Mon pauvre chéri !... Est-ce que tu
trouveras... dans... l'obscurité ?

L'homme : Pardon... (À la femme gaiement) : Bien sûr ! Je ferais ce
chemin... les yeux fermés... pardon... pardon !

La femme (pendant ce temps à son blessé) : Voyons, ne vous impatientez pas !

(L'homme s'arrête soudain, au milieu de la scène, les bras ballants, hésitant.)

L'homme : Ma chérie ! ... Est-ce que tu n'as pas le sentiment... que tout cela n'a aucun sens !

La femme : Je ne sais pas !... Ce n'est pas notre mission, à nous, que de donner un sens, à quoi que ce soit !... C'est là une mission... pour personnes inoccupées !... Mais nous, nous avons mieux à faire !

L'homme (grand geste autour de lui) : Ces malheureux ! Nous n'y arriverons jamais !

La femme (avec fermeté) : Nous n'y arriverons jamais, avec un grand dadais, qui gémit debout, au milieu de la scène, au lieu de se hâter de me ramener de l'eau, l'eau dont j'aurai besoin !

L'homme (vivement) : Tu as raison ! (Reprenant sa route au milieu des corps) : Tu as raison ! Je vais chercher de l'eau... Pardon... Pardon... Beaucoup d'eau... Pardon... Pardon... Beaucoup... Beaucoup d'eau !

La femme (le rappelant) : Paul, remplis bien le seau jusqu'au bord ! Et ne perds rien en chemin !

(Rideau)

Super Besse, août 1072

Paris, décembre 2010